Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pierrelegrandtra00dora

Pierre le Grand,

Tragedie en cinq actes

par M. Dorat.

1779.

PIERRE LE GRAND,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 1er Décembre 1779.

Par M. DORAT.

Si tu es foible, & que les obſtacles t'effrayent, ſors de l'arène ; ſi tu as du courage, & que tu te ſentes des forces, réſiſte.

CICÉRON, Tuſculanes.

A PARIS.

Chez MONORY, Libraire de S. A. S. Mgr le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PERMISSION.

Universitas
BIBLIOTHECA

566 143
#77.

PQ
1981
.D35A77
1779

Coll. of Fr.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je fis jouer en 1760 une Tragédie, intitulée *Zulika*. C'eſt à peu près le même fond que celui de *Pierre le Grand;* mais les détails, les ſcènes, le dénouement ſont changés à tel point, que ce ſont deux ouvrages tout-à-fait différens. L'hiſtorique de la pièce de *Zulika* ne déplaira peut-être point à ceux qui ſont curieux des anecdotes dramatiques. Crébillon étoit alors Cenſeur du Théâtre; j'allai lui porter cette première production d'une Muſe de vingt ans. D'après l'examen qu'il en fit, il deſira de me connoître, & je me préſentai à lui, pour retirer mon manuſcrit, & lui demander des conſeils. Soit que cet eſſai lui eût paru annoncer quelques diſpoſitions, ſoit qu'il fût intéreſſé par mon extrême jeuneſſe, il prit *Zulika* ſous ſa protection, m'en fit remarquer les défauts, & ſe chargea même de refaire tout le cinquième acte. On conçoit aiſément, d'après cela, quelle étoit mon ivreſſe, & quelles furent mes eſpérances. Je voyois déja

ma piece aux nues, j'entendois les applaudiſſemens retentir à mon oreille, je n'aſpirois à rien moins qu'à l'immortalité; & cela devoit ſe paſſer ainſi dans une jeune tête en proie aux chimeres, aux illuſions, & à tous les éblouiſſemens d'un amour-propre autoriſé. Le jour fatal arrive. Une premiere repréſentation ramene tout au vrai; c'eſt le coup de baguette qui change en déſerts les jardins d'Armide. Le charme, hélas! diſparut, & le Temple de la Poſtérité ſe ferma pour moi. Mes quatre premiers actes furent cependant reçus avec tranſport; mais le cinquieme, ſur lequel je comptois le plus, échoua. On ne le trouva pas aſſez lié à l'action; d'ailleurs, la nuance d'un ſtyle étranger rompoit néceſſairement cette unité de couleur ſi néceſſaire pour l'enſemble, ſur-tout dans un ouvrage dramatique. J'annonçois dès-lors dans mon caractere cette opiniâtreté qui m'a ſervi depuis. Je m'enfermai pendant deux jours, & changeai dans cet intervalle tout ce qui avoit déplu à ce même public, qui reçut avec chaleur cette preuve de ma docilité. La piece fut jouée huit fois avec beaucoup de monde * & d'applaudiſſemens; je ne la retirai que

* Quant à l'affluence, on a fait beaucoup plus d'accueil à l'eſquiſſe, qu'à l'ouvrage; ce qui eſt aſſurément très-équitable.

ſur la promeſſe qu'on la continueroit immédiatement après une Tragédie qui, autant que je peux m'en ſouvenir, étoit fort preſſée. D'après les regiſtres des Comédiens, les recettes étoient toujours au degré convenable, telles que j'étois dans le cas d'une repriſe, & que les repréſentations actuelles peuvent m'en tenir lieu. Je me conſolai donc de mon premier échec, qui ne fit que redoubler pour moi l'amitié de l'homme ſupérieur, dont les lumieres me dirigeoient dans mes travaux. Il m'initioit, en quelque ſorte, aux myſteres de ſon art; & c'eſt dans ſa converſation que j'appris à mépriſer toutes ces froides poétiques, qui ne valent pas une ſeule des leçons animées que l'on puiſe dans l'entretien d'un grand homme. Je recueillois avec ſoin les étincelles précieuſes échappées de ce foyer brûlant d'où étoient partis *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiſte*. L'auteur de ces chefs-d'œuvres me récitoit quelquefois des fragmens de ſon *Cromwel*. Alors ſes yeux s'allumoient, ſon front ſembloit rajeuni par l'enthouſiaſme; ſes vers, comme des traits de feu, embraſoient mon imagination. A ces élans du génie, ſe joignoit cette ſimplicité reſpectable qui nous réconcilie avec les talens qui nous éclipſent. C'étoit pour moi un objet de

vénération, qu'un vieillard de quatre-vingt-deux ans, jouiſſant de ſa gloire ſans orgueil comme ſans inquiétude, & qui, dans une carriere auſſi orageuſe que celle du Théâtre, avoit laſſé ſes ennemis par le ſilence & des ſuccès. Je n'oublierai jamais les bontés dont il m'honoroit ſur ſes derniers jours; & j'ai beſoin de m'en ſouvenir, pour lui pardonner de m'avoir conſeillé un genre de travail qui m'a mis tant de fois aux priſes avec l'injuſtice & la malignité.

Quoi qu'il en ſoit, *Zulika*, loin d'être tombé, comme on l'a fauſſement écrit dans différentes feuilles, eut alors tout le ſuccès * que j'en pouvois eſpérer, après lui avoir enlevé moi-même ſon plus vif intérêt, par le retranchement des véritables noms. En effet, le nom ſeul de *Pierre le Grand* en impoſe; il prépare les eſprits à des idées nobles, à de fortes impreſſions. C'eſt un tableau vraiment digne de notre Scène que celui d'un héros légiſlateur qui, à travers le choc des eſprits, l'âpreté du climat, l'oppoſition même de la nature, éleve ſur des glaçons enſanglantés l'édifice des mœurs & des loix, change

* Voyez tous les Journaux du temps, une Lettre écrite par le Comédien Lanoue, l'Année Littéraire, le Journal Encyclopédique, & autres papiers qui ſont bien auſſi croyables que ceux d'aujourd'hui.

une horde ſauvage en peuple policé, s'inſtruit par ſes revers, ſe dévoue, pour atteindre ſon but, à tous les poignards de la trahiſon, & prouve à l'univers ſurpris, qu'un Roi peut être cruel, pour l'intérêt même de l'humanité. Il eſt certain que, ſi un politique, par la grandeur de ſes vues, fixe, en quelque ſorte, la mobilité du temps, devine les circonſtances, calcule les obſtacles, anticipe ſur l'avenir, on doit lui pardonner quelques reſſorts violens, néceſſaires à ſes vaſtes opérations. Les hommes de génie mépriſent certains préjugés qui, d'après eux, ne doivent arrêter que des eſprits foibles: ils vont toujours en avant, par la ſeule impulſion de leur ſupériorité. Haïs de leurs contemporains, la poſtérité les venge, les met à leur place, porte le jour ſur leurs bienfaits. Les moyens diſparoiſſent, les effets ſubſiſtent, & l'on ne ſe ſouvient plus ſi des flots de ſang ont engraiſſé le ſol d'où ſont ſorties de ſi belles moiſſons. Tel a été l'ouvrage du Czar Pierre. Une Tragédie ſans doute n'eſt point un champ aſſez étendu pour développer un pareil caractere, en ſonder la profondeur, en montrer toute l'énergie: mais, ne pouvant offrir le tableau dans ſon entier, j'ai tâché d'en ſaiſir le trait diſtinctif, la

nuance la plus frappante, & le moment le plus intéreſſant.

PLUSIEURS Auteurs ont travaillé ſur ce ſujet. Il exiſte une Tragédie de *Pierre le Grand*, par un Italien, nommé *Scarcelli*. On a ſous les yeux le *Menzikoff* de *Morand*, qui fut joué ſur le Théâtre d'*Arlequin* & de *Pantalon*. C'eſt une eſquiſſe ſans force, ſans couleur, ſans le moindre mérite théatral. On en a retenu ce vers :

Pour apprendre à régner, deſcendrois-tu du Trône?

M. de Fontanelle, il y a quelques années, publia un Drame dont *Pierre le Grand* eſt le héros. Cette pièce préſente des détails attachans, & des caractères ſagement deſſinés. J'ai actuellement entre les mains le *Czarowitz* du Chevalier *de Vatan*, connu par quelques poéſies, & entr'autres par une belle Ode ſur *l'Eternité*. * Il entremêloit la culture des Lettres & les occupations militaires : il ne croyoit pas déroger en oſant penſer & ſentir, & doit être compté parmi ces hommes aimables, qui ont ſu être philoſophes dans la carriere des honneurs, dans le choc des diſtractions & le tumulte des plaiſirs. On ſera peut-être bien aiſe, de lire quelques fragmens de cette Tragédie, où la partie poli-

* Cette Ode eſt imitée de Haller.

tique m'a paru traitée avec ſuccès. D'ailleurs, on aime à voir les différens jours ſous leſquels pluſieurs Ecrivains ont enviſagé le même ſujet. Ces études ſervent aux progrès du goût, qui ne ſe perfectionne que par la comparaiſon du bien avec le mieux. Je me ſuis permis, dans les Scenes que je citerai, quelques retranchemens & de légeres corrections, qui m'ont paru indiſpenſables. L'Auteur n'ayant pas mis la derniere main à ſon ouvrage, j'ai dû reſpecter ſa mémoire, & ſuppléer à ce qu'il auroit fait lui-même, s'il l'eût rendu public. Voici un précis de la piece.

LE Czar eſt abſent. *Sophie*, ſa ſœur, profite de cette circonſtance, pour conſpirer : le motif de ſa haine eſt la mort de *Gallitzin* ſon Amant. Elle a des intelligences avec le Danemarck, dont l'Envoyé eſt à la Cour de Ruſſie. Elle a ſéduit tous les Corps de l'Etat, & n'attend que le moment d'éclater. On ſuppoſe qu'*Alexis*, fils du Czar, a fait priſonnieres en Livoine, deux ſœurs qui réparent par leurs attraits & leurs vertus, l'obſcurité de leur naiſſance : l'une, qu'on nomme *Alexine*, eſt en ſecret l'épouſe du Czar : l'autre eſt aimée d'*Alexis*. *Sophie* ſe ſert de cet amour pour corrompre la fidélité du jeune

Prince, & l'aſſocier à ſes projets. Le Czar revient, déclare ſon mariage avec Alexine. Il propoſe à ſon fils un hymen politique qui va joindre la Suede à la Ruſſie. *Alexis* s'en defend avec reſpect. Le Czar commande, & ſort. On arrête *Amélie* : le Prince force la priſon, & combat pour délivrer ſon Amante. Le Czar ſe montre : tout rentre dans le devoir. Son fils paroît devant lui, bleſſé d'un trait que *Sophie* a fait empoiſonner. Elle avoue tous ſes crimes. Le Czar ordonne ſon ſupplice : elle ſe frappe. Le malheureux *Alexis* meurt dans les bras de ſon pere. Tel eſt, à peu près, le fond de l'intrigue & de l'intérêt.

SCENE PREMIERE. *

SOPHIE, *ſeule.*

INEXORABLE auteur de mon reſſentiment,
Ombre errante & terrible, ombre de mon amant,
Dont le trépas m'accuſe, & dont la voix m'implore,
Héros mort ſans vengeance, attends . . . attends encore.
Et toi, lâche aſſaſſin d'un amant mort pour moi,
Que le ſang fit mon frere, & le deſtin mon roi,
L'amour, mon ennemi . . . . l'amour enfin l'emporte :
Tremble. . . . . .

* Ces Fragmens ne ſe trouvent nulle part, & ſont même inconnus des Gens de Lettres.

Fœdor, Envoyé Danois, entre : elle développe avec lui tout le plan de ſon ambition. *Mais*, lui dit-il,

Dans ces hardis projets pourrez-vous perſiſter?
Pardonnez, ſi mon maître oſe encore en douter.
On riſque tout, Madame, en ſervant des rebelles:
Ils promettent beaucoup; mais, deux fois infidelles,
Leurs foibles cœurs, au prix d'une autre trahiſon,
Souvent de la premiere achetent le pardon.

SOPHIE.

Gallitzin a péri : tu ſoupçonnes ma haine!...
Je ne te dirai point quels ſupplices affreux
Exerça contre nous un monarque odieux:
L'Europe en a frémi, quand ſix mille victimes
Laverent dans leur ſang, & ma honte, & mes crimes;
De tous mes amis morts, quand les membres épars
Furent encor fumans offerts à mes regards,
Je demandai la vie, & nourris la penſée
De punir mon tyran de me l'avoir laiſſée.
Depuis quinze ans, mes ſoins & ma fidélité,
Ses ſuccès, ſon pouvoir, le temps & ſa fierté,
Ont de ſon cœur jaloux banni la défiance....
Ce n'eſt qu'avec du ſang qu'on éteint la vengeance.
Non, non; ce cœur qu'il croit gagner par des bienfaits,
A qui lui pardonna, ne pardonne jamais.
Le ſang de mes amis, verſé pour ma querelle,
L'ombre de mon amant, & ſa voix qui m'appelle;
Un tyran à punir, un Trône à mériter;
Tout cela t'en répond : oſe encore en douter.
Aucun frein ne m'arrête; à ce point outragée,
Je ne puis trop payer le bien d'être vengée;
Et mon ſexe eſt garant que je hais ſans retour,
Quand j'en ai pour motifs mon orgueil & l'amour.

L'ENVOYÉ.

Après le Czar, ſon fils vous reſte à vaincre encore,
Loin de ſervir vos vœux, ce prince les ignore.
Dans le crime avec vous il le faut engager;
S'il ne trahit le Czar, il pourra le venger.
Même, quand vous auriez immolé votre frere,
On plaindroit Alexis des malheurs de ſon pere;
Fort de ſes droits, & plus encor de ſes vertus,
Il gagneroit des cœurs qu'on ne corromproit plus.

. . . . . .

SOPHIE.

Je puis tout ſur ſon ame : il m'aime dès l'enfance;
Il me croit; & je veux qu'il ſerve ma vengeance.
Au ſein du Danemarck, il recevra ma loi,
Et, ſujet parmi vous, ne vaincra que pour moi.
Puiſque j'en ai beſoin, il commettra ce crime;
J'en cueillerai le fruit, je l'en rendrai victime.
Il trahira ſon pere, & je le trahirai.
Il périra coupable; & moi, je régnerai.

. . . . . .

J'ai ſéduit tous ces Grands ennemis de leur Roi,
Ennemis d'un pouvoir, fondé ſur leur baſſeſſe,
Qui n'ont de leurs aïeux que l'antique rudeſſe;
Féroces partiſans de leurs ſauvages mœurs,
Et de leur ignorance obſtinés défenſeurs;
Et ce corps inſolent, qui, ſous l'orgueilleux titre
De la garde du Trône, en fut ſouvent l'arbitre.

SCENE V.

ALEXIS, SOPHIE.

Sophie, dans cette Scene, apprend au Prince qu'il eſt aimé d'*Amélie*. Elle accuſe

Alexine de tous les obſtacles qu'il rencontre dans ſon amour, & de la rigueur du Czar.

SOPHIE.

Je l'avoue à regret; mais, croyez-en mon zele,
Vous perdez Amélie, & le Trône avec elle.
Car enfin, vous cédez; mais, vous ne ſavez pas
Quel abîme Alexine a creuſé ſous vos pas.
Sachez qu'en condamnant des feux ſi légitimes,
La cruelle de loin vous prépare des crimes:
Le Czar l'aime, & peut-être elle a reçu ſa main:
Aujourd'hui votre reine, elle vous perd demain.

ALEXIS.

Non, j'eſtime Alexine, & j'adore Amélie;
Je rejette ſur-tout l'affreuſe calomnie:
Ce cœur aime à l'excès, & n'a jamais haï:
Avant que je ſoupçonne, il faut qu'on m'ait trahi;
Et, loin de murmurer d'un ordre trop ſévere,
J'accepte mon malheur, puiſqu'il plaît à mon pere.

. . . . . .

Pour ces peuples naiſſans mon pere eſt un grand Roi,
Un Héros pour le monde, & c'eſt un Dieu pour moi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXINE, CASIMIR, *régent de la Ruſſie en l'abſence du Roi.*

ALEXINE.

CASIMIR, tu le ſais; ma vertu, mon courage,
Et non de mes appas le frivole avantage,
Ont pu, malgré mon rang, m'élever juſqu'au Czar.
La nobleſſe & les traits ſont les dons du haſard:

Notre ſang n'eſt point vil, ſi la vertu l'épure.

. . . . . .

Je ſais que, quand les Czars choiſiſſent leurs épouſes,
Les familles des Grands de leur choix ſont jalouſes ;
Mais la nobleſſe ici n'eſt qu'un titre idéal :
Tout ſujet eſt eſclave, & tout eſclave, égal.

. . . . . .

Ton maître juſqu'ici tient nos chaînes ſecrettes,
Pour amuſer les vœux de ces fieres ſujettes,
Dont les parens, ſéduits par l'eſpoir de ſon choix,
D'un nouveau deſpotiſme autoriſent les loix,
Se trahiſſent entr'eux, &, pendant ſon abſence,
N'oſent troubler le cours d'une heureuſe régence.

CASIMIR.

Votre hymen eſt ſecret; mais on lit dans vos cœurs;
Et je crains que les Grands, uniſſant leurs fureurs,
Ne ſongent à venger cette commune injure.
Du prince mécontent on aigrit le murmure.
Le Czar, vous le ſavez, à l'exemple des Dieux,
De la nuit du chaos a fait ſortir ces lieux;
Mais on ſe fait haïr des eſprits qu'on éclaire :
Le Ruſſe, en frémiſſant, apperçut la lumiere.

. . . . . .

Le peuple chérit plus ſes vices que ſes droits,
Ses erreurs que ſes biens, & ſes mœurs, que ſes loix.

ALEXINE.

Non, vas; crains moins l'effet d'un frivole murmure :
Le Ruſſe ne reſſent, ni ne venge une injure.
A la ſoumiſſion ce peuple accoutumé
Par des tyrans ſans mœurs, fut long-temps opprimé.
Que peut de plus le Czar pour ce peuple ſauvage?
De ſes propres Etats, il eſt le premier Sage.
Ce Héros conquérant, Prince & Légiſlateur,
D'un Empire hérité ſemble le fondateur.

Lui seul, il attira dans sa triste patrie,
Tous ces arts, effrayés de se voir en Russie.
Vas, crois-m'en, Casimir, pour prix de tant de soins,
Ses dociles sujets obéiront du moins.
Le cruel despotisme a ce seul avantage,
Qu'un Roi se forme enfin un peuple à son image,
Ne trouve point d'obstacle à ses vastes projets,
Et peut seul d'après lui, réformer ses sujets.

SCENE.

SOPHIE *seule.*

Je pourrai donc enfin égorger ma victime,
Et, du moins une fois, voir réussir un crime!
Remords, disparoissez; de deux grands criminels,
L'un meurt sur l'échafaud, & l'autre a des autels:
Tout dépend du succès. . . . .

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, ALEXIS.

LE CZAR.

Charles errant, proscrit, & Monarque transfuge,
Mendiant chez le Turc un dangereux refuge,
Cherchant des protecteurs tout prêts à l'écraser,
Tel qu'on ne peut le plaindre, & bien moins l'excuser.
Sans troupes, sans amis, sans espoir, sans asyle,
Héros toujours rempli d'un courage inutile,
Charles s'abaisse enfin. . . . . .
. . . . . .
Il cede tout, pourvu que le nœud d'hyménée
Tienne enfin la Russie à la Suede enchaînée.

. . . . . .

Cette Princeſſe, à qui ce projet nous allie,
Nous apporte Stettin & la Poméranie,
Ces importans Etats qu'à l'Empire autrefois
Arracha dans Munſter l'impérieux Suédois.
Il triomphoit alors, quand l'Autriche, en eſclave,
Trembloit au ſouvenir des armes de Guſtave;
Mais les temps ſont changés : notre tour eſt venu.
Au comble des grandeurs je me vois parvenu.
Maître de ces Etats, Souverain de l'Empire,
Vous devinez déja le ſuccès où j'aſpire.
Oui, d'un noble projet j'affronte les haſards,
Et je prétends, mon fils, au Trône des Céſars.
La Ducheſſe bientôt par Goerts amenée,
Vient conclure en ma Cour ce brillant hyménée.
. . . . . Devenez ſon époux;
Je ne devrai la paix & l'Empire qu'à vous.

Alexis oppoſe quelques réflexions à ces deſſeins ambitieux. Le *Czar* lui répond :

J'ai tout prévu, mon fils, & ne peux m'égarer.
A mes vœux, dès long-temps, tout ſemble conſpirer.
Cette fiere maiſon, dont l'énorme puiſſance
Du midi juſqu'au nord portoit ſon eſpérance,
Qui jamais n'a ſuivi que ſes vrais intérêts,
Vaſte dans ſes deſirs, & ſage en ſes progrès,
Penche vers ſa ruine. . . . . .
Elle éteinte, il eſt peu de princes dans l'Empire,
Dont la foible grandeur à ce haut rang aſpire.
Brunſwick eſt trop puiſſant; il n'unira jamais
Le globe impérial au ſceptre des Anglais.
. . . . . .
Auguſte, ſur le Trône encor mal affermi,
Auguſte me doit tout, & craint ſon ennemi:

Long-temps

Long-temps le Darius de cet autre Alexandre,
Contre Charles enfin il ſonge à ſe défendre.
La Pruſſe vient de naître, & pourra s'augmenter;
Elle ſera pour vous, mon fils, à redouter;
Mais, quel que ſoit l'éclat de ſa premiere aurore,
Cet aſtre, croyez-moi, n'eſt point à craindre encore.
Entre Baviere & moi le ſort peut balancer:
Nous verrons qui des deux ſaura mieux le fixer.

ALEXIS.

Eh! Seigneur, ſongez-y, tout le corps Germanique,
Néceſſaire ennemi du pouvoir deſpotique,
Verra-t-il ſans effroi?

LE CZAR.

Vains obſtacles, mon fils!
J'ai ſu, dans le ſecret, préparer les eſprits.
De votre hymen, mon fils, j'ai peſé l'avantage;
Le bien le plus léger devient grand par l'uſage.
Mazarin, qui connut cet important moyen,
N'eut jamais qu'un eſpoir moins prochain que le mien;
Et des Lis cependant une tige fleurie
Semble avoir, pour toujours, germé dans l'Ibérie.
Ainſi bientôt, mon fils, graces à ce lien,
Vous me verrez unir un autre Empire au mien,
Du Rhin au Tanaïs étendre ma puiſſance,
Serrer de toutes parts l'orgueilleuſe Bizance,
Faire trembler l'Europe; & l'aigle des Céſars
Va ſe charger enfin de la foudre des Czars.

ALEXIS.

Eh! n'eſt-ce pas aſſez, Seigneur, pour votre gloire,
Que d'avoir ſi long-temps enchaîné la victoire?
Guerrier, Légiſlateur....

LE CZAR.

Non, ce n'eſt pas aſſez :
Il faut cueillir le fruit de nos ſuccès paſſés.
Eh ! l'Europe oubliant nos affreuſes provinces,
Me compte encore à peine au nombre de ſes Princes.
Par l'Empire & les mers je ſuis ſéparé d'eux ;
Rapprochons tout d'un coup cet intervalle affreux ;
Et, par un noble effort, franchiſſons les limites
Qu'à ces bords inconnus la nature a preſcrites.
De ces climats glacés on vit toujours ſortir
Ces peuples conquérans, nés pour tout aſſervir,
Placés par la nature en ce pays ſauvage,
Et vers de plus heureux guidés par leur courage ;
De l'univers entier braves uſurpateurs,
Les plus grands des humains, s'ils avoient eu des mœurs.
Nos peuples ſont changés ; mais leur ame agrandie
Conſerve encor le feu de ce premier génie ;
Ranimé par mes ſoins, il va prendre l'eſſor :
Soumettre le Midi, c'eſt le deſtin du Nord.

ALEXIS.

De cet Etat, Seigneur, la fortune commence ;
Et la Ruſſie encore eſt preſque en ſon enfance.

LE CZAR.

Eh ! l'enfance, mon fils, eſt le temps des progrès :
C'eſt aux premiers efforts que j'ai dû mes ſuccès.
Je fixe tous les yeux ; on me craint, on m'admire :
L'Europe s'attend preſque aux grandeurs où j'aſpire.
Si je n'acheve pas ce que j'ai commencé,
De ce peuple, après moi, le temps ſera paſſé :
Nul ne fera de lui ce que j'en pourrai faire.
Le Ruſſe, enorgueilli du rayon qui l'eclaire,
Aux plus vaſtes deſſeins peut marcher ſur mes pas ;
Mais, après moi, mon fils, ne vous y ſuivroit pas.

Si ma fin trop prochaine, ou d'affreuſes diſgraces,
De ſon premier état lui laiſſent quelques traces,
Oui, Prince, c'en eſt fait, je le vois ſuccomber;
Et, s'il n'en eſt bien loin, il y va retomber.
. . . . . .
Pendant une heure encor, ſongez à ma demande:
Pere, je vous en preſſe, & Roi, je vous commande,
Pour ne plus voir, après, qu'un fils qui m'a trahi,
Ou le premier ſujet qui m'ait déſobéi.

Cette Scene m'a paru bien penſée, écrite ſimplement, & avec aſſez de nobleſſe. L'ame du Czar s'y déploie par degrés. On y entrevoit le germe de tous les grands deſſeins qui l'occupoient. Le ſyſtême de ſa politique y eſt tracé avec intelligence; & j'ai imaginé que le public me ſauroit gré de lui avoir fait connoître en partie un ouvrage digne de ſon attention. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du dénouement. Le Czar revient du combat: la révolte eſt calmée, *Alexis* vaincu. L'Impératrice demande grace pour ce Prince.

ALEXINE.

Il eſt vrai que l'amour égara ſa valeur;
Mais, Seigneur, vous l'aimez, vous connoiſſez ſon ame.
Toujours votre tendreſſe . . . . .

LE CZAR.

Oui, je l'aimai, Madame.

Oui, ce cœur ulcéré qui le hait aujourd'hui
Ce cœur n'a pu jamais aimer que vous & lui;
Et, tel eſt le pouvoir qu'a ſur moi l'infidelle,
Je regrette mon fils, en perdant le rebelle.
Je vois s'enſevelir avec lui des projets,
Dont il auroit pu ſeul aſſurer le ſuccès,
L'héritier de mon nom, l'eſpoir de ma couronne!
Ah! ſon plus grand forfait eſt ſa mort que j'ordonne;
Mais au devoir d'un Roi je l'immole aujourd'hui;
Et l'honneur de régner m'eſt bien plus cher que lui.

. . . . . .

ALEXINE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Ah! ma ſœur, qu'as-tu dit? juſtes Dieux! J'en friſſonne.
O terreur! ô regrets! quelle horreur m'environne!
Je lui pourrois coûter la vie & la vertu!
Quoi! ſon pere oſeroit!... ah! ma ſœur, le crois-tu?
Le Czar t'aime, il t'écoute; il n'eſt point inflexible;
Ou du moins, pour un fils il fut toujours ſenſible:
De ſon Trône, ma ſœur, c'eſt l'eſpoir & l'appui.
L'intérêt de l'Etat ne peut-il rien ſur lui?

. . . . . .

Vas, cours, vole, ma ſœur; il en eſt encor temps:
Hâte-toi de ſaiſir ces précieux inſtans.
Rends un Prince à l'Etat, rends un fils à ſon pere,
A ta ſœur un amant, un héros, à la Terre.

. . . . . .

SCENE III.

AMÉLIE, ALEXIS *mourant.*

ALEXIS.

Qu'ai-je fait? ma vertu, ma fortune, la vie,
L'eſpoir de poſſéder la ſenſible Amélie,

Et c'eſt plus que le jour, le Trône & la vertu,
Voilà dans un moment tout ce que j'ai perdu!

. . . . . .

AMÉLIE.

Non, tu n'as rien perdu; renais pour Amélie :
Ton pere t'aime encor; le ſoin de ſa grandeur
A l'amour paternel s'unira dans ſon cœur.
Ma ſœur, va le fléchir.

SCENE.

LE CZAR, ALEXINE, AMÉLIE, ALEXIS.

LE CZAR.

Eh bien! vous le voulez; je le verrai, Madame,
Il peut ſe préſenter.

ALEXINE.

Calmez votre courroux.

LE CZAR.

Ciel... que vois-je?... Alexis!

ALEXIS.

Ah! mon pere, c'eſt vous.

LE CZAR.

Vas, tu n'es plus mon fils.

ALEXIS.

Non, je n'ai plus de pere...
Hélas! il eſt trop vrai, toute votre colere
Eſt pour mon attentat un foible châtiment.
J'ai mérité la mort, un échafaud m'attend,
Je le ſais; & ce fils, que le remord accable,
Eſt lui-même étonné de ſe voir ſi coupable :

Mais, né pour vous aimer, & long-temps vertueux;
Criminel un instant, je mourrai vertueux.

Alexine & *Amélie* confondent leurs pleurs & leurs prieres auprès du Czar, qui s'attendrit & pardonne.

ALEXIS.

Je me sens affoiblir.

(*au Czar.*)

Soyez vengé, Seigneur, votre fils va mourir.

LE CZAR.

Ciel! que dis-tu?

ALEXIS.

Frappé d'une atteinte cruelle...
Mais enfin de ce cœur la bonté paternelle...

ALEXINE.

Il pâlit!

AMÉLIE.

C'en est fait.

LE CZAR.

Quel soldat inhumain?...
D'où peut partir ce coup, mon cher fils?....

SOPHIE, (*qui paroît.*)

De ma main.

LE CZAR.

Qu'on l'arrête.

SOPHIE.

Ce coup t'enleve ta victime;
Et j'emporte en mourant tout l'honneur d'un grand crime.

. . . . . .

(*On emmene Sophie & Alexis.*)

. . . . . .

LE CZAR *à Alexine.*

Ah! Madame, ſur-tout de cette affreuſe hiſtoire,
Tâchons d'enſevelir la funeſte mémoire.
Vous régnerez un jour; le Trône vous eſt dû:
Tenez-moi lieu de tout, puiſque j'ai tout perdu.

. . . . . .

On jugera par cette eſquiſſe, de ce qu'auroit pu devenir la Tragédie du Chevalier *de Vatan*, s'il avoit eu le temps de laiſſer mûrir ſes idées, & de leur donner cette laborieuſe préciſion, ſans laquelle les penſées les plus fortes perdent leur nerf & leur beauté. Son ſtyle eſt trop facile, trop diffus, trop ſemé de Madrigaux: ſon Drame a trois mille vers; c'eſt plus qu'il n'en faudroit pour trois de nos Tragédies modernes.

Encore une fois, je ne ſuis point ſurpris que différentes plumes ſe ſoient exercées ſur le ſujet de *Pierre le Grand*. Il préſente un local neuf, des mœurs ſingulieres, des contraſtes frappans. Il prouve ſur-tout juſqu'où peut aller l'influence d'un ſeul homme ſur des millions d'autres! cette vérité n'a jamais été plus ſenſible que dans le Czar *Pierre;* mais je ne conçois pas pourquoi tous ceux qui ont tâché de le mettre au Théâtre, ont

préféré dans sa vie le moment où il sacrifie son fils à ses vues, à sa politique, à cette crainte raffinée de ne laisser après lui qu'un destructeur de ses travaux. Ce sacrifice peut être beau dans l'Histoire, mais non pas sur la Scene. Il emporte avec lui quelque chose d'odieux qu'on ne peut guere justifier. L'héroïsme cesse d'être intéressant, quand il outrage la nature. On ne croit plus à tous ces efforts de l'atrocité romaine, appelés vertus par les historiens. Pour que le Czar parût sous ses véritables traits, il falloit peut-être, écartant les nuances de pere, d'amant & d'époux, ne montrer en lui que le Politique & le Législateur : d'un côté, le génie qui tient le flambeau; de l'autre, la férocité qui rugit en voyant le jour; un Monarque philosophe qui veut donner un peuple au monde; un peuple ignorant qui regrette ses huttes & son ignorance : enfin le créateur de la nation nouvelle, traversé & combattu par un défenseur de l'ancienne constitution; tel devroit être, je crois, tout le dessin d'une Tragédie de *Pierre le Grand*. De ce premier trait sortiroient des beautés sans nombre, s'il étoit savamment développé. C'est ainsi qu'un bloc informe, sous le ciseau d'un sculpteur habile, devient un Héros, ou un Dieu.

Je ne me flatte point d'avoir opéré ce miracle. J'ai seulement, d'après l'accueil non équivoque que fait à cette piece la saine partie du public, j'ai, dis-je, la confiance intime de lui avoir présenté un ouvrage estimable, qui prendra sa place & survivra bien sûrement à ses courageux détracteurs. Je suis, par mon caractere & par mes réflexions, très-éloigné de l'arrogance; mais aussi, (& je l'avoue ingénument) suis-je bien revenu de la modestie. Dans ce siecle, elle n'est que la vertu des sots, le mérite des dupes, & le jouet des méchans.

D'ailleurs, le déchaînement, (si furieux qu'il en est par fois ridicule) l'opposition déclarée de certaines gens, & l'espece de *tourmente littéraire* que j'éprouve depuis vingt ans, me donnent le droit, ce me semble, de m'égayer de temps en temps sur tout ce qui m'arrive. C'est une chose curieuse qu'une de mes premieres représentations. Quelques-uns de mes amis qui vont au parterre ces jours-là, ont observé que la plupart des braves émissaires que me détache *la cabale supérieure*, sont des especes d'automates qui ne parlent point, ne répondent point, ne jugent point, mais qui murmurent à *des signaux con-*

venus, entretiennent un bruit ſourd, applaudiſſent à contre ſens, pour exciter la riſée, & s'évadent le plus vîte qu'ils peuvent, dès qu'ils ont obéi aux doctes inſtructions des chefs qui, pendant le train qu'ils dirigent, parlent de l'Auteur avec toute ſorte *d'humanité*.

Ces derniers reſſemblent aſſez à ce pauvre Candide qui, malgré des inclinations douces, avoit l'aimable ſecret de tuer toujours ſon monde.

Cependant je défie ces Littérateurs ſi humains de ſe plaindre que je les aie jamais croiſés, ni dans leur gloire, ni dans leur fortune. Je vis chez moi, ou dans un cercle d'amis. Je ne vais point, je n'intrigue point, je ne ſollicite point, je ne fréquente point ces laboratoires, où ſe travaillent les réputations, où le *grand-œuvre* ſe conſomme !..... Je ne ſuis d'aucune Académie, je n'ai obtenu aucune grace, je n'ai été prôné par aucune coterie. N'ayant que moi pour appui, & que l'amitié pour bouſſole, je vois ma nacelle ſolitaire en butte à tous les vents, emportée ſur tous les écueils, & voguant toujours ſur des abîmes. Cette po-

fition ne devroit, je crois, exciter ni l'inimitié ni la jalouſie; mais ce n'eſt pas ainſi qu'on raiſonne, quand on eſt dans les vrais principes, & qu'on ſuit la morale du moderne *Alcoran*: car aujourd'hui la Littérature a ſes Livres ſaints, ſes Dieux, ſes Apôtres, ſes Martyrs & ſes Prophetes. Un loiſir me reſtoit, un loiſir doux & paiſible!... il falloit bien tâcher de le troubler. Cela eſt franc, généreux, & l'on conçoit le degré d'eſtime que je dois avoir pour *les preux Chevaliers* qui me combattent avec cette loyauté & cette touchante bonhommie! Au reſte, tout ce dont je puis répondre, c'eſt qu'ils ne m'enleveront rien. Fidele aux amuſemens & aux loiſirs de mon choix, quand ils voudront me faire quelque mal, (ce dont ils ne pourront gueres ſe diſpenſer, à cauſe de l'habitude) ce ſont eux que je plaindrai: quand ils me diront des injures, je ne m'en eſtimerai qu'un peu davantage; quand ils me *dénigreront*, je les applaudirai. Ils auront les titres, les places, les graces de tout genre; moi, je garderai mon courage, je tiendrai à mes mœurs, je cultiverai mes goûts, je courrai, à travers tous les obſtacles, la carriere qu'ils vouloient me fermer. Malgré eux, peut-être, j'atteindrai à cette gloire dont au moins la perſpective m'occupe;

&, ſi elle m'échappe, je lui ſerai encore ſupérieur, en ne la regrettant point.

J'aurai rêvé à ma maniere, je n'aurai perdu qu'un ſonge, &, en dépit de l'envie, je retrouverai des plaiſirs.

AUX MANES DE CORNEILLE.

OMBRE illuſtre, je te dédie cet Ouvrage. Le Héros que j'ai tâché de peindre, eut avec toi quelques traits de reſſemblance. Le Czar PIERRE *a tiré la Ruſſie du néant.* PIERRE CORNEILLE *a fait ſortir le Théâtre du chaos. Vous avez tous deux régné par le génie; vos deux noms doivent ſe confondre dans le temple de l'Immortalité. Reçois, ô mon Maître! le reſpectueux hommage d'une ame échauffée par la tienne. Tu déteſtas l'intrigue; tu ne dus ta renommée qu'à toi-même, & au ſentiment profond des vertus dont tu traças l'image;*

tu fus ſimple, courageux & libre !... voilà pourquoi tu as été grand, voilà pourquoi je t'admire.

Dans un ſiecle où la louange eſt proſtituée, où la médiocrité l'obtient, où le talent vrai la dédaigne, l'encens que je t'offre eſt pur comme ta gloire.

La haine ne pourra m'arracher le plaiſir de pleurer ſur ta tombe, & d'y apporter en tribut le tableau d'un grand Homme.

PIERRE LE GRAND,

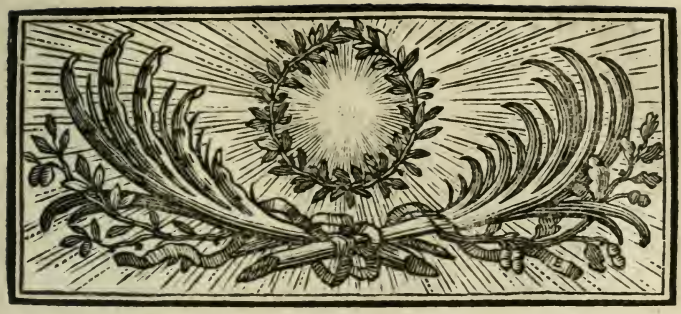
TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.	*Noms des Acteurs.*
LE CZAR.	M. BRIZARD.
MENZIKOFF, *favori du Czar.*	M. MOLÉ.
AMILKA, *allié des Czars.*	M. MONVEL.
AMÉTIS, *fille d'Amilka.*	M.lle SAINVAL cadette.
HOLSTEIN,	M. DORIVAL.
AZOFF,	M. FLORENCE.
SOPHIE, *confidente d'Amétis.*	M.lle LACHASSAIGNE.
Un OFFICIER *des Gardes*,	M. MARSI.
GARDES.	

La Scene eſt à Pétersbourg.

PIERRE



PIERRE LE GRAND,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

[*La Scene eſt dans la nuit.*]

SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

VIENS, cher Azoff, ſuis-moi. La nuit d'un voile épais
Enveloppe ces lieux, & couvre mes ſecrets.
As-tu vu les Strélits ? réponds-tu de leur zele ?
Sont-ils unis entr'eux ?

AZOFF.

Oui ; leur valeur fidele,
Du joug impatiente, & prompte à te ſervir,
Au nom de liberté pourroit tout aſſervir.
Chef de ce Corps altier, je ſais quel feu l'anime ;
Indépendant encor ſous la main qui l'opprime,
Il eſt toujours à craindre, &, prêt à ſe venger,
Ne demande qu'un bras qui l'oſe encourager.
Mais, quand mon amitié ſeconde ta prudence,
J'attends de tes deſſeins l'entiere confidence.

AMILKA, *après avoir obſervé de toutes parts.*

Eh bien !... connois-en donc toute la profondeur ;
Embraſſe ma fortune, & deſcends dans mon cœur.
J'ai pleuré trop long-temps les maux de ma patrie :
Des cruautés du Czar délivrons la Ruſſie.
Il dédaigne un mortel, qu'il devoit accabler :
Il m'a laiſſé le jour ; c'eſt à lui de trembler.
Toi-même, de ſa haine as ſenti les outrages ;
Mais ton œil, de ces lieux n'a point vu les ravages :
Son ordre injuſte, alors, t'exiloit loin d'ici,
Et de tout, en ce jour, tu dois être éclairci.
A peine ſur le trône, il régna pour détruire :
Le glaive des bourreaux dévaſta cet Empire.
Tranſportés à ſa voix, tous ces Arts corrupteurs,
Ainſi qu'à notre ſol, étrangers à nos mœurs,

Vinrent jeter ici quelques foibles racines,
Et germer dans le ſang, à travers des ruines;
On le vit protéger ces rejetons nouveaux,
Et de ſes propres mains cultiver leurs rameaux.
C'étoit peu : dépouillant la majeſté ſuprême,
De climats en climats il les chercha lui-même.
De cet éloignement je ſentis tout le prix :
A la rebellion j'excitai les eſprits.
On déteſta du Czar l'affreuſe tyrannie ;
Au cœur des factieux je ſoufflai mon génie :
Le Ciel même ſembloit ſeconder mes deſſeins;
Et le ſceptre, par moi, paſſoit en d'autres mains,
Je triomphois !... Soudain on vit Pierre paroître :
Tout ce peuple pâlit, & reconnut ſon maître.
Il revint entouré d'un cortége nombreux
D'hommes efféminés, d'Artiſtes dangereux;
Lâches, qui ſans remords déſertant leur patrie,
Apportoient en ces lieux leur ſervile induſtrie.
Les droits de la nobleſſe & ceux de l'encenſoir,
Tout fut enſeveli ſous un nouveau pouvoir.
Sa gloire, malgré moi, couvrit ſes injuſtices :
Il étonnoit les chefs, effrayoit les complices;
Pierre ſembloit un Dieu, dont les regards vengeurs
Liſent dans la penſée & pénetrent les cœurs !
Son aſpect, je l'avoue, enchaîna mon audace,
Et me fit en ſecret preſſentir ma diſgrace.

De mes complots, ſans doute, il étoit informé;
Mais, d'un trouble aſſoupi juſtement alarmé,
Il parut, affectant une fauſſe clémence,
Mépriſer, par orgueil, le ſoin de ſa vengeance.
Combien d'affronts, depuis, n'ai-je point eſſuyés!
Que de projets rompus, de vœux humiliés!
Je vois un Menzikoff, qu'une cour environne,
S'aſſeoir inſolemment ſur les degrés du trône;
Uſurper avec faſte & mon rang & mes droits!
Il commande l'armée; il donne ici des loix!
Je vois ces Arts nouveaux, qu'entretient la molleſſe,
De nos antiques mœurs dégrader la nobleſſe,
Et les enfans du Nord, ces mortels belliqueux,
S'indigner ſous un joug, qui n'eſt pas fait pour eux.

AZOFF.

Avouons-le pourtant, l'orgueilleuſe Ruſſie,
Grace à ces mêmes Arts, attire enfin l'envie.
L'Euxin, le Tanaïs, chargés de cent tréſors,
D'innombrables tributs enrichiſſent nos ports.

AMILKA.

O luxe aviliſſant qui produit l'eſclavage!
(*après un ſilence, & très-vivement.*)
Des Slaves, nos aïeux, imitons le courage.
Ces mortels aguerris, ces braves conquérans,
Avant ces vains tributs, avoient-ils des tyrans?

Ne crois pas qu'aujourd'hui je borne mon audace
A m'immoler un Roi, pour régner à ſa place.
Un trône enſanglanté, qu'entourent les fléaux,
Pourroit-il être un prix, digne de mes travaux?
Une autre ambition me conduit & m'anime.
Que mon projet s'acheve, & que j'en ſois victime!
Je venge mon pays; tout a dû m'y forcer,
Et qui hait les tyrans, craint de les remplacer.
Tranſportons-nous, Azoff, dans ces triſtes contrées,
Aux victimes d'Etat de tout temps conſacrées,
Que d'horribles frimats couvrent d'un ciel épais,
Et que les feux du jour ne réchauffent jamais:
Entends nos citoyens, ſous ces froides ténebres,
Traînant leurs fers honteux avec des cris funebres:
Vois l'affreux deſpotiſme, inſenſible à leurs maux,
Laſſer, en les frappant, la hache des bourreaux....
Amis infortunés, je vous ſerai fidele;
Je ne trahirai point votre voix qui m'appelle.
Partage ma pitié, partage mon courroux:
L'honneur de les venger n'appartenoit qu'à nous.
A ce peuple abattu donnons un nouveau maître:
L'objet de notre choix ſera digne de l'être.
Il nous rendra nos mœurs, notre intrépidité,
De nos antiques loix l'auguſte intégrité.
Qu'il nous oſe affranchir!.. content de ma vengeance,
Je redeviens ſoumis, & mon bonheur commence.

AZOFF.

Puiſſé-je voir l'effet d'un ſi noble tranſport!

AMILKA.

Ce jour, de l'Empereur doit éclairer la mort.
Pour aſſurer mes coups, j'arme un ſujet qu'il aime;
Et je choiſis la main de Menzikoff lui-même.

AZOFF.

Eh! comment prétends-tu le gagner en ce jour?
Quels reſſorts, quel moyen emploieras-tu?

AMILKA.

L'amour:
Cet amour violent, aveugle en ſon ivreſſe,
Et courageux ſouvent, par excès de foibleſſe!
Ma Fille t'eſt connue: à peine, en ce palais,
On eut fixé les yeux ſur ſes naiſſans attraits,
Menzikoff, d'un amant prit bientôt le langage,
Et je parus moi-même approuver ſon hommage.
Ils preſſoient leur hymen; mais, prévoyant qu'un jour
Ma haine auroit beſoin d'un malheureux amour,
Avant que l'Empereur en eût le moindre indice,
Pour rompre cet hymen j'employai l'artifice.
Par mon ordre, Amétis, ſous des prétextes vains,
Partit, ſans pénétrer quels étoient mes deſſeins.
Peins-toi de Menzikoff l'emportement extrême;
Il vouloit & me perdre, & s'immoler lui-même;

Il menaçoit.... Le Czar étoit abſent alors :
Il me falloit du temps ; je bravai ſes tranſports.
Il aime, il brûle encore ; & cette longue abſence,
D'une flamme contrainte accroît la violence.
Cette même Amétis, l'objet de tant de feux,
Avec l'aurore, Ami, doit paroître en ces lieux.
Crois-tu qu'en ces momens de trouble & de délire,
Où l'amour parle ſeul, & parle avec empire,
Ce trop crédule Amant, par l'eſpoir ébloui,
Oſe me refuſer ſon bras & ſon appui ?
Je ſais que d'Amétis ſon ame eſt dépendante....
Qu'il tremble, s'il le faut, pour les jours d'une amante !
Quand je tiens ſuſpendus de ſi grands intérêts,
Qu'importe le moyen, s'il me mene au ſuccès ?
Je ne lui laiſſerai que le temps de répondre :
Toujours maître de moi, je ſaurai le confondre,
Et le réduire au choix néceſſaire & cruel,
Ou d'être malheureux, ou d'être criminel.

AZOFF.

Je ne ſais : quel que ſoit ton art pour le ſéduire,
Avec nous, Amilka, je doute qu'il conſpire ;
Il chérit trop le Czar : ce Prince impétueux,
Même au ſein des grandeurs, eſt encor vertueux.

AMILKA.

Que tu connois bien peu, dans un tel caractere,
Tout ce que peut oſer l'amour qu'on déſeſpere !

Je te réponds de lui : ſous l'attrait du bonheur,
Toutes les paſſions vont entrer dans ſon cœur.
En le cherchant ici, cher Azoff, ma prudence
Veut des regards ſur nous tromper la vigilance :
De pareils entretiens pourroient, dans mon palais,
Par leur myſtere même expoſer nos ſecrets.

AZOFF.

Eh ! s'il balance enfin, ſi ſon ame indéciſe
S'étonne des haſards d'une telle entrepriſe ?

AMILKA.

De la révolte alors nous rallumons les feux ;
Et j'ai plus d'un ſecours, prompt à remplir mes vœux :
Mais celui que je tente eſt le plus infaillible.
Tu ſais combien le Czar ſe rend inacceſſible !
Menzikoff eſt le ſeul que l'aveugle faveur
Attache par devoir aux pas de l'Empereur.
Secondé par ſon poſte & par la confiance,
D'un éclat dangereux Menzikoff nous diſpenſe ;
Me ſervant doublement, ſi j'obtiens ſon appui,
Il frappe le Tyran, & ſuccombe avec lui.
Voilà tous mes projets, mes vœux, mon eſpérance.
J'entends du bruit, on vient : ſors ; Menzikoff s'avance.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

MENZIKOFF.

Eh bien, que me veux-tu? dans l'ombre de la nuit,
Quel motif au palais m'appelle & te conduit?
Ta haine à ma douleur vient inſulter, ſans doute?

AMILKA.

Tu ſauras mes deſſeins; parle plus bas, écoute.
J'ouvre les yeux, ma haine eſt prête d'expirer.
J'ai cauſé tes malheurs, je dois les réparer.
Mon cœur fut en ſecret touché de ta conſtance,
Et je veux que bientôt elle ait ſa récompenſe.

MENZIKOFF.

Tu me trompes, cruel!.. mais n'importe, pourſuis...
Comment eſpéres-tu conſoler mes ennuis?

AMILKA.

Ils ceſſent, ſi ton cœur, qu'enfin je veux connoître,
Sur le point d'être heureux, a la force de l'être.
J'éprouvai ton ardeur & ton activité,
La fougue de ton ame, & non ſa fermeté;
Et je cherche un mortel, dont l'audace intrépide
S'expoſe aux coups du ſort, le brave, ou le décide;

Croiſſe dans les haſards, oſe agir à ſon choix,
Prévienne les retours de la faveur des Rois;
Et ne s'énerve point dans ce honteux ſervice,
Où l'on dépend d'un mot, d'un geſte ou d'un caprice.

MENZIKOFF.

Tu parles de courage, & tu parles à moi!
Je ne veux, pour le mien, d'autre juge que toi.
Meſurant d'un regard le cours de mes années,
La hauteur où j'ai ſeul porté mes deſtinées,
Rends juſtice à ce cœur qui te fut mal connu;
Vois d'où je pars, & vois où je ſuis parvenu!
De l'éclat de mon nom j'ai couvert ma naiſſance.
Je ne ſais quel inſtinct de gloire & de puiſſance
A mon obſcur berceau m'a ſoudain enlevé,
En me montrant le ſort qui m'étoit réſervé.
J'ai voulu des honneurs, & non pas des largeſſes.
Périſſe la faveur que paîroient des baſſeſſes!
Périſſe encor cet art, trop indigne de moi,
D'encenſer un Miniſtre, ou de flatter un Roi!
C'eſt dans notre Empereur le grand homme que j'aime,
Et pour flatter ſon rang, je ſuis trop grand moi-même.
Un rayon de ſon ame a paſſé dans mon cœur;
J'interprete les loix, dont il fut créateur.
Il ſemble, tant ma gloire à la ſienne eſt unie,
Que j'aye, en l'approchant, reſpiré ſon génie!

Je n'eus qu'une foibleſſe, ou qu'un ſeul ſentiment...
J'idolâtre ta fille, & m'honore en l'aimant;
Toi-même y conſentois : à mon amour ravie,
Elle eſt encor le charme & l'ame de ma vie.
Oui, quand pour m'agrandir on m'a vu tout tenter,
Mon vœu le plus ardent fut de la mériter.
Echappant aux devoirs où m'enchaînoit mon zele,
Combien de fois mon cœur a revolé près d'elle,
Juſqu'en ces triſtes lieux, où la retient ta main,
Où ſes jours, en naiſſant, touchent à leur déclin!
Et tu peux du bonheur m'offrir quelque eſpérance!
Ah! c'eſt avec trop d'art prolonger ta vengeance.
Ceſſe d'aigrir les maux, que ta ſombre fureur,
Avec ce front tranquille, entretient dans mon cœur.

AMILKA.

Je te l'ai déja dit, cette fureur expire.
J'approuve enfin l'amour que ma fille t'inſpire.

MENZIKOFF, *d'un ton plus reſpectueux.*

Qui, toi?

AMILKA.

Pour raſſurer tes feux & ton eſpoir,
Elle-même revient, & tu vas la revoir.

MENZIKOFF.

La revoir!

AMILKA.

A l'inſtant; & l'aurore naiſſante,
A tes regards charmés doit offrir ton amante.
Oui, tu peux aſpirer à l'hymen d'Amétis;
De ton zele pour moi ſa main ſera le prix.

MENZIKOFF.

J'obtiendrois ce que j'aime! & tu pourrois!...

AMILKA.

Arrête.
Il faut, en me ſervant, mériter ſa conquête.

MENZIKOFF.

Eh bien?

AMILKA.

J'ai des projets vaſtes & périlleux.

MENZIKOFF, *très-vivement.*

Les périls n'ont jamais intimidé mes vœux.
Parle.

AMILKA.

Conſulte encor ce que peut ton courage.

MENZIKOFF.

Ceſſe de m'offenſer, & quitte ce langage.

AMILKA.

C'eſt celui d'un mortel inſtruit à tout prévoir.
Des préjugés, crois-moi, je connois le pouvoir;
Les plus grands cœurs ſouvent ont le plus de foibleſſe...
Le tien m'en déſavoue, & ce ſoupçon te bleſſe:
Mais tu vois, Menzikoff, ſi l'effort eſt aiſé,
Par le prix glorieux que je t'ai propoſé:
La récompenſe à peine eſt égale au ſervice.

(*Obſervant Menzikoff.*)

Songe que je t'impoſe un cruel ſacrifice:
J'ai beſoin & d'une ame & d'un bras aſſurés.
Il faut rompre des nœuds qui t'ont paru ſacrés;
Il faut, lorſqu'en ce jour Amilka te préfere,
Sourd aux remords, oſer ce que toi ſeul peux faire,
Frapper, percer un cœur....

MENZIKOFF, *effrayé.*

Ciel!

AMILKA, *avec tranquillité.*

Calme ton effroi;
Il m'apprend à quel point je puis compter ſur toi.
J'ajoute un mot; prends garde, & préviens ton naufrage.
Ici, le calme trompe.... entends gronder l'orage.
Un favori des Rois, envié dans ſes fers,
Au plus beau de ſes jours doit craindre les revers.
Illuſtre malheureux que la foudre environne,

Il doit toujours pâlir, en approchant du trône.
La ſombre jalouſie & l'inquiet orgueil
Lui font de ſon rang même un inviſible écueil;
L'éclat de ſa faveur l'éblouit ſur ſa perte :
On le flatte, il triomphe, & ſa tombe eſt ouverte.

MENZIKOFF.

Lorſqu'on eſt ſans remords, on la brave aiſément.

SCENE III.

LES MÊMES, AZOFF.

AZOFF.

AMÉTIS, votre fille, arrive en ce moment.
Ici, chez votre ſœur, elle eſt ſoudain entrée.
Sera-t-elle de vous plus long-temps ſéparée ?
N'allez-vous point goûter, ſenſible à ſes douleurs,
Le plaiſir de la voir & de ſécher ſes pleurs ?

AMILKA.

C'eſt aſſez, cher Azoff; j'applaudis à ton zele,
Et ne tarderai point à me rendre auprès d'elle.

SCENE IV.

AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

ADIEU. Tes ſentimens n'ont que trop éclaté.
Aime, pleure, frémis, ... mon ſecret m'eſt reſté.

SCENE V.

MENZIKOFF, *ſeul.*

QUEL ſecret!... que veut-il?... Ah! mon ame brûlante
Ne deſire, n'entend, ne voit que mon amante.
Eſt-il vrai? tu reviens du fond de tes déſerts?
J'oublie, à ton nom ſeul, les maux que j'ai ſoufferts.
Que dis-je? ô ſouvenir qui vient troubler ma joie,
Et m'arrache au bonheur que le ciel me renvoie!
Amilka! Dieu!.. quel cœur veut donc percer ſa main?
Objet idolâtré, quoi! ton pere inhumain
Croyoit-il à mon bras déſigner ſes victimes?
A l'amour vertueux croit-il dicter des crimes?
Cette idée effroyable .... éloignons-en l'horreur;
Au plus doux ſentiment abandonnons mon cœur.

O ma chere Amétis ! après deux ans d'abſence ,
Je vais donc aujourdhui jouir de ta préſence ,
Reprendre , auprès de toi , mon courage abattu ,
Et , par mon amour même , affermir ma vertu !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMÉTIS, SOPHIE.

AMÉTIS.

COMPAGNE de mon ſort, trop généreuſe amie,
Tu les revois enfin, ô ma chere Sophie,
Ces bords que tu quittas pour te donner à moi!....
Puis-je oublier jamais ce gage de ta foi;
Cet entier dévouement, cette noble tendreſſe,
Qui dans ma ſolitude a caché ta jeuneſſe;
Auprès de l'infortune enchaîna tes beaux ans,
Et te fit, ſans regret, partager mes tourmens?
Quand l'auteur de mes jours, armé contre ma flâme,
Sembloit me méconnoître & me fermer ſon ame,
La tienne, au moins, s'ouvrit à la tendre pitié,
Et l'amour put gémir au ſein de l'amitié.
Elle ſeule ſuſpend les peines que j'endure;
De mon cœur, à ſa voix, je ſens moins la bleſſure;
Et, ſi de mes deſtins je vois changer le cours,
Je ne devrai qu'à toi d'avoir ſauvé mes jours.

SOPHIE.

Vous ne me devez rien. Quand je vous ai ſuivie,
Un attrait libre & pur vous conſacroit ma vie.
C'eſt moi de qui le zele a, de vos premiers vœux,
Reçu, dans cette cour, les timides aveux;
C'eſt à moi que d'abord vous avez fait connoître
Ce malheureux amour, que ces lieux ont vu naître:
Vous m'avez confié vos ſoins les plus ſecrets,
Ce ſont-là mes liens, & voilà vos bienfaits.
Combien je ſuis heureuſe!.. enfin vous pourrez l'être.

AMÉTIS.

Que dis-tu? mon rappel n'eſt qu'un écueil, peut-être.
Oui, malgré moi, j'éprouve un trouble menaçant;
Et, je te l'avouerai, j'eſpere en frémiſſant,
J'ai connu les revers dès ma premiere aurore:
Le ciel m'a pourſuivie, il m'épouvante encore.
O toi! l'objet chéri de mes longues douleurs,
N'as-tu point, cher Amant, oublié mes malheurs?
N'es-tu point devenu ſenſible à d'autres charmes?
Ah! lorſqu'en te pleurant, j'aimois juſqu'à mes larmes,
Lorſque, loin de tes yeux, j'adorois mes liens,
Refroidi par l'abſence, as-tu briſé les tiens?

SOPHIE.

Quoi!....

AMÉTIS.

Le bonheur croit tout, l'infortune ſoupçonne....
Je ne ſais quel préſage & m'afflige & m'étonne.

SCENE II.

UN OFFICIER, LES MÊMES.

L'OFFICIER.

MADAME, j'ai promis que mon zele, en ſecret,
Viendroit entre vos mains remettre ce billet.

AMÉTIS, *à l'Officier qui ſe retire.*

Il ſuffit.

SCENE III.

AMÉTIS, *ouvrant le billet avec un empreſſement mêlé d'inquiétude, & regardant Sophie avant de lire.*

» JE volois; un ſort toujours barbare
» Se plaît à dechirer & ton cœur & le mien :
» Amilka me demande un moment d'entretien.
» A peine réunis, ſa rigueur nous ſépare.
» Les maux qu'il nous a faits, ô mon unique bien!
» Se peut-il que jamais ſa bonté les répare ?

(*Se jetant dans les bras de Sophie.*)

O ma chere Sophie ! excuſe mes frayeurs.
Ce billet, je le vois eſt trempé de ſes pleurs.
J'abjure mes ſoupçons.... Tranquille avec ce gage,
Je puis t'entretenir d'un amour qu'on partage.
Menzikoff.... Cependant mon pere l'a mandé.
Que veut-il ?.... Raſſurant ce cœur intimidé,
Ouvrira-t-il enfin ſon ame à la clémence ?
Verra-t-il ma foibleſſe avec plus d'indulgence ?
Pardonne... Oui, je renais ; plus heureuſe en ce jour,
Je compte ſur un cœur fidele à mon amour ;
Il le doit.... Tu l'as vu, ſi cette ame enivrée
Fut diſtraite un inſtant d'une image adorée ;
Si l'exil, la menace & les vœux paternels,
Ont altéré des feux....qui ſeront éternels.
Combien de fois ton ſein a recueilli mes larmes,
Son nom qui m'échappoit, mes craintes, mes alarmes,
Et cet effroi d'un cœur que tout vient agiter,
Et ces tendres ſermens, qu'on aime à répéter !
On ouvre. Ciel !... que vois-je !

SCENE IV.

AMÉTIS, AMILKA.

AMÉTIS, *s'élançant vers Amilka.*

AH ! Seigneur !... ah ! mon pere !
Je vous retrouve enfin, & le ſort plus proſpere....
Je ne me plaindrai point d'une injuſte rigueur :
Le plaiſir de vous voir remplit ſeul tout mon cœur.
Dieu ! combien n'ai-je pas gémi de votre abſence,
Et de votre abandon, & de votre ſilence !
Mais, hélas ! de mes maux vous avez eu pitié :
Vous m'ouvrez votre ſein, & tout eſt oublié.

AMILKA.

Ton intérêt, ma fille, eſt le ſeul qui m'anime ;
Et ma ſévérité ne fut que légitime.
Il falloit dans ton cœur détruire un ſentiment
Qui, bleſſant tous nos droits, auroit fait mon tourment :
Il eſt éteint, ſans doute, ou du moins il doit l'être.
Si d'un reſte d'eſpoir ce cœur n'étoit pas maître,
Tu dois t'en défier ; il te perdroit.... Enfin,
Je veux, dès aujourd'hui, diſpoſer de ta main,

AMÉTIS, *avec une crainte mêlée de douleur.* (*à part.*) *Haut.*

Ciel!.. Faudra-t-il, Seigneur, vous combatre ſans ceſſe?
Et le pouvoir d'un pere éteint-il ſa tendreſſe?
D'un trop juſte penchant je n'ai pu triompher:
Vous qui l'aviez permis, devez-vous l'étouffer?
De mon premier amour, je l'avouerai ſans feinte,
Je conſerve & chéris la douloureuſe atteinte.
Le mortel, après vous, le ſeul cher à mes yeux,
Eſt celui que j'aimois, quand je quittai ces lieux.
Ai-je pu l'oublier? Dans ma triſte retraite,
Tout ajoutoit encore à ma langueur ſecrette;
L'univers, expirant & morne autour de moi,
Me rappeloit ſans ceſſe à l'objet de ma foi.
Tout, juſqu'à vos rigueurs, entretenoit ma flâme.
A ſes regrets, au moins, j'abandonnois mon ame;
Et de larmes couverts, mes yeux, à tout moment,
Redemandoient un pere, ou cherchoient mon amant.

AMILKA.

Crois-tu me déſarmer avec un tel langage?
Ton amour me déplaît, & ta plainte m'outrage.
Au traître Menzikoff, oui, j'ai promis ta foi.
Je le ſais, j'en rougis; tremble, ou change avec moi.

AMÉTIS.

Lui, traître! lui, Seigneur! ce ſujet magnanime!...
Pour éteindre mes feux, apprenez-moi ſon crime?

AMILKA.

Je n'en rappelle qu'un, dont mon rang eſt bleſſé,
Que ne pardonne point mon orgueil offenſé ;
Sa naiſſance.

AMÉTIS.

Comment ? Fut-elle moins obſcure,
Quand vous preſſiez l'hymen qui vous ſemble une injure,
Jaloux de l'élever juſques à votre rang,
Vous ne m'oppoſiez point l'orgueil de votre ſang.
Ah ! depuis que le ſien a coulé pour ſon maître,
Il eſt digne de vous, ... & votre égal peut-être.
Dans les droits du héros Menzikoff rétabli,
Corrige le haſard qui l'avoit avili.
Malgré mille rivaux, que ſes talens irritent,
Seul il s'eſt fait un nom, dont tant d'autres héritent.
Le Ciel, qui l'éleva dans le ſein du malheur,
S'eſt épuiſé, ſans doute, à lui former un cœur ;
Et ce jeune mortel, qu'a créé ſon courage,
Politique & guerrier, à la fleur de ſon âge,
Vaut bien ces fils du ſort, enorgueillis toujours,
Qui penſent qu'en naiſſant, jetés au ſein des cours,
L'éclat de leurs aïeux, leur antique nobleſſe,
Des vertus qu'ils montroient exemptent leur molleſſe,
Et, de leur gloire même à regret éclairés,
Traînent dans les grandeurs des jours déshonorés.

Mais, quel eſt donc enfin celui qu'on me deſtine ?
Me cache-t-on encor le bras qui m'aſſaſſine ?
Quel eſt donc cet époux ?

AMILKA.

Tu me preſſes en vain :
Tu ne le connoîtras qu'en lui donnant ta main.

AMÉTIS.

Certain de mon malheur, vous pourriez... Je réclame
Les droits que la pitié doit avoir ſur votre ame.
Mon pere ! . . . déſormais, qui pourra vous fléchir,
Si votre fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?
Vous ne répondez rien ! mes prieres, mes larmes,
Pour vous toucher, hélas ! ſont d'impuiſſantes armes...
(*avec l'abandon de la douleur.*)
Seigneur, j'obéirai. Qu'on me traîne à l'autel !
Puiſque vous m'impoſez un devoir ſi cruel,
Je ſaurai le remplir ; &, dans le moment même,
M'immoler, devant vous, au ſeul mortel que j'aime.
Mon trépas me rendra, dans ce funeſte jour,
Fidelle à la nature, & fidelle à l'amour.

SCENE V.

AMÉTIS, AMILKA, MENZIKOFF, *au fond du Théâtre.*

AMILKA.

MENZIKOFF vient, ſongez à ce qu'il faut lui dire :
Qu'il perde tout eſpoir.

AMÉTIS.

A peine je reſpire.

AMILKA, *à part.*

Ayons les yeux ſur lui... Je prévois ſa douleur,
Et reviens profiter du trouble de ſon cœur.

SCENE VI.

MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

C'EST elle!... Objet ſacré pour mon ame éperdue,
Le Ciel va s'adoucir ; enfin tu m'es rendue !

AMÉTIS.

Laiſſe-moi...

MENZIKOFF.

Que dis-tu ?

AMÉTIS.

Crains des malheurs plus grands.
Fuis...

MENZIKOFF.

Je tombe à tes pieds... Eſt-ce toi que j'entends ?
De mes profonds ennuis, lorſqu'enfin je reſpire,
Trompe un inſtant le ſort qui s'attache à me nuire.
Amétis !... tes regards ſe détournent de moi !...
Ne te ſuis-je plus cher ? diſſipe mon effroi.

AMÉTIS.

Cruel ! & c'eſt à moi que ce doute s'adreſſe !
De quel droit oſes-tu ſoupçonner ma tendreſſe ?
Un cœur tel que le mien, à ſon choix enchaîné,
S'eſt lié pour toujours, alors qu'il s'eſt donné.
Vas, ſur de triſtes bords, dans ce funeſte azile,
Qu'entoure de glaçons une mer immobile,

Où la clarté du jour ſemble, en toute ſaiſon,
N'effleurer qu'à regret un lugubre horizon;
Dans le ſein des déſerts, aux limites du monde,
Tu fus toujours préſent à ma douleur profonde;
Mon cœur te rappeloit, du moins par ſes ſoupirs:
Te nommer, te pleurer, c'étoient là mes plaiſirs;
Et ton image encor, ſur cette plage obſcure,
Charmoit, autour de moi, l'horreur de la nature.
Ne crains rien de ce cœur, rempli des mêmes feux,
Fidele à mes ſermens, mais toujours malheureux.
Crains mon ſort & le tien: tremble, te dis-je, tremble,
Et déteſte le lieu, l'inſtant qui nous raſſemble.
Amilka, dans ce jour, regle notre deſtin:
Il va nous ſéparer, il a promis ma main!

MENZIKOFF.

Votre main!

AMÉTIS.

Il fait plus; pour m'accabler encore,
Il me tait juſqu'au nom d'un mortel que j'abhorre;
Et, d'un hymen ſecret appuyant ſon courroux,
Me cache le tyran qu'il nomma mon époux!

MENZIKOFF.

Qu'entens-je!... quel myſtere! & quelle horrible trame!
Je crains de pénétrer juſqu'au fond de ſon ame.
Si vous ſaviez....

AMÉTIS.

Eh quoi?

MENZIKOFF.

Son noir reſſentiment,
Pour mieux me perdre, a feint d'adoucir mon tourment.
Qu'il frémiſſe!...

AMÉTIS.

Ah! contiens ce tranſport téméraire.
Commande à tes chagrins, & reſpecte mon pere.
Quel que ſoit, Menzikoff, l'excès de ſa rigueur,
Rien ne pourra changer, ni lui fermer mon cœur.
Il m'exile, il m'arrache à tout ce que j'adore:
Sa haine me pourſuit, & moi je l'aime encore.
Pour lui ſauver le jour, tu me verrois périr.
S'il enfreint ſes devoirs, j'ai les miens à remplir.
Oſe donc m'imiter: ſouffrons, mais ſans murmure,
Et n'étouffons jamais la voix de la nature.

MENZIKOFF.

Non, non; lorſqu'il l'outrage, il faut... ah! pardonnez;
Le trouble eſt bien permis aux cœurs infortunés.
Eh quoi! depuis l'inſtant qui m'enleva vos charmes,
Renfermant mes ſoupirs, & dévorant mes larmes;
Avide encor de gloire, & d'amour conſumé,
Seul, loin de vous, craignant de n'être plus aimé,
Même au ſein des honneurs, j'éprouve un vuide horrible
Je languis dans les fers d'une faveur pénible;

Envié, ſans bonheur.... j'expoſe ici mes jours
Aux fureurs de la haine, aux trahiſons des cours....
Et quand je vous revois, il faut que je vous cede;
Il faut qu'en ce jour même un autre vous poſſede!
Un mortel.... un tyran que rien ne peut fléchir,
A ſes ordres affreux vous force d'obéir!...
Je ne me connois plus : de quel air le parjure,
Sous l'aſpect du bonheur, me cachoit mon injure!
D'un rayon d'eſpérance il flattoit votre Amant:
D'un fils, pour ce cruel, j'eus le cœur un moment;
Et d'un zele ſi vrai ma perte eſt le ſalaire!
Qu'il tremble, oui, craignez tout d'un cœur qu'on déſeſpere;
Aigri, las de ſouffrir, malheureux & jaloux,
Que l'on bleſſe à loiſir des plus ſenſibles coups;
Prêt à tout faire enfin... à s'oublier lui-même,
Pour punir qui le trompe, & ſauver ce qu'il aime.

(*Amilka entre.*)

SCENE VII.

AMILKA, LES MÊMES.

MENZIKOFF, *allant à lui.*

SEIGNEUR, c'eſt donc ainſi qu'à votre averſion
Vous oſez, avec moi, joindre la trahiſon,
Me tromper, m'inſulter ? Sans Amétis, ſans elle,
J'aurois déja vengé cette injure mortelle.
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver
Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

AMILKA.

J'ai pu douter tantôt d'un auſſi fier courage.
Depuis quand oſes-tu me tenir ce langage ?

MENZIKOFF, *hors de lui.*

J'oſerois encor plus.

AMÉTIS.

O Ciel ! que faites-vous ?

AMILKA, *d'un air terrible.*

Je veux te parler ſeul.

AMÉTIS.

Mon pere !

AMILKA.

Laiſſez-nous.

(*Amétis ſort dans le plus grand trouble, & en jetant des regards inquiets tantôt ſur Amilka, tantôt ſur Menzikoff.*)

SCENE VIII.

AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

D'où viennent ces tranſports ? quelle eſt ton injuſtice ?
Tu te plains ! ... & c'eſt toi qui fais ſeul ton ſupplice !
Ma fille étoit à toi ; je voulois vous unir ....
Mais, dès le premier mot, mes yeux t'ont vu frémir.
Eſt-ce là cette ardeur qu'elle devoit attendre ?
Et, glacé par la crainte, eſt-ce à toi d'y prétendre ?
Ceſſe de m'oppoſer quelques foibles regrets.
Je ne le vois que trop, tu ne l'aimas jamais ;
Et, dans ce même jour, les nœuds de l'hyménée,
Au ſort de ton rival joindront ſa deſtinée.
Il aime ; il m'eſt ſoumis : fier de m'avoir bravé,
Vois-le jouir d'un prix qui t'étoit réſervé.
Je vais tout ordonner.

MENZIKOFF, *avec le dernier emportement.*

N'ordonne rien .... arrête !
Périſſent mon rival, & l'hymen qui s'apprête !

Mon amour furieux, aigri par ſon chagrin,
Traverſé trop long-temps, ne connoît plus de frein.
Il n'eſt rien qu'aujourd'hui n'oſe ſa violence.
D'un odieux hymen perds enfin l'eſpérance;
Ecoute: ... s'il s'acheve, il faut qu'un de nous deux
Meure au pied de l'autel, préparé pour ces nœuds.
En vain à les former ta rigueur s'étudie;
Tiſſus par le courroux & par la perfidie,
Jure de les briſer....

AMILKA.

Jure de me ſervir,
De ne plus, en ces lieux, nous laiſſer aſſervir;
D'abattre de tes mains l'idole enſanglantée
Qu'au mépris de nos loix, le meurtre a cimentée;
D'éteindre, comme moi, ces ſentimens ſi vains,
Toujours faits pour céder à de vaſtes deſſeins,
Et, plus fier qu'étonné d'un attentat ſublime,
D'étouffer le remord ſous la grandeur du crime.
Amétis, à ce prix, ſe rendant à mes vœux,
Va te ſuivre à l'autel, & couronner tes feux.

MENZIKOFF.

Eh! quels ſont donc les vœux que forme ici ta haine?
Que faut-il?

AMILKA.

Embraſſer le parti qui m'entraîne,

A la patrie, aux loix, prêter un bras vengeur ;
Immoler un tyran.

MENZIKOFF.

Quel tyran ?

AMILKA.

L'Empereur.

MENZIKOFF.

L'Empereur !

AMILKA.

Lui.

MENZIKOFF *reculant d'effroi.*

Mon maître ! ô forfait exécrable !
Un monarque, un ami !... jour d'effroi ! jour coupable !

AMILKA.

Quoi ! l'amitié du Czar doit-elle t'aveugler ?
Je sais qu'il veut ta perte, & que tu dois trembler.
Veux-tu, traînant toujours de pompeuses entraves,
Ramper, dans cette cour, le premier des esclaves ?

MENZIKOFF.

Ah ! monstre, je te fuis.

AMILKA *le retenant.*

Tu fuis pour m'accuser :
Instruit de mon secret, tu crois en disposer.

Armé par cet aveu, tu crois, ſujet fidele,
Que voici le moment de ſignaler ton zele,
D'augmenter ton crédit, d'anéantir le mien,
D'être mon délateur, ou d'être mon ſoutien :
Mais, va, par un aveu qu'a riſqué mon courage,
Si je ſuis engagé, tu l'es bien davantage.
Tu l'es, & ſans retour.

MENZIKOFF.

Explique-toi : comment ?

AMILKA *à part.*

Le conjuré m'échappe ; intimidons l'amant.

MENZIKOFF *le preſſant avec violence.*

Quelle nouvelle horreur ?... parle ; acheve enfin, traître !
Mais, avant tout, apprends....

AMILKA.

Apprends à me connoître.
Penſes-tu, ſi mon cœur reſpectoit quelque frein,
Que je t'euſſe, au haſard, confié mon deſſein ?
N'écoutant ni devoir, ni crainte, ni tendreſſe,
Je puis même du ſang ſurmonter la foibleſſe.

MENZIKOFF.

Crains plutôt que le tien....

AMILKA.

Tu menaces !... & moi,
Je parle encore en maître, & t'enchaîne à ma loi.

(*Avec une assurance féroce.*)

Si le Czar ne périt, Amétis est perdue ;
Avant que d'expirer, je l'immole à ta vue.
C'est trop peu que l'hymen la donne à ton rival,
Je renonce à des nœuds qui me vengeroient mal :
Je puis tout, j'ose tout : crains pour elle.

MENZIKOFF.

Barbare !...

AMILKA.

Son trépas est certain.

MENZIKOFF *hors de lui.*

Quelle fureur t'égare ?
Déchire donc ce cœur.

AMILKA.

Indigne & lâche amant,
Ne sais-tu que pleurer, & plaindre ton tourment ?
Je vais....

MENZIKOFF *le saisissant, & le retenant avec un cri de douleur.*

Tigre, demeure. O désespoir ! ô rage !
Mes yeux chargés de pleurs, sont couverts d'un nuage.
(*S'éloignant d'Amilka.*)
Avant que je succombe, ô ciel ! tonne sur moi ;
Eclate !... la victime est digne encor de toi.

AMILKA *allant à lui.*

Immole-la, te dis-je, à ton devoir timide ;
C'eſt toi qui mets le fer dans ma main parricide.
Entends, entends ſes cris, vains garans de ſa foi,
Et ſes derniers ſoupirs qui n'accuſent que toi !
Pour prix de ſon amour, elle meurt ta victime :
Viens voir couler ſon ſang ! ... ou jure ....

MENZIKOFF *dans l'égarement.*

Ouvre l'abîme !
Je t'y ſuis, & te ſers. O nuit ! couvre les cieux ! ..
Vas, qu'avant ſon retour, je te trouve en ces lieux.

AMILKA *l'armant d'un poignard.*

Tiens, des jours d'Amétis ce poignard eſt le gage :
Vas, cours, frappe ; ou ſoudain ſa mort eſt ton ouvrage.

(*Il lui laiſſe le poignard.*)

SCENE IX.

MENZIKOFF *ſeul, dans un trouble affreux.*

O TERRE! engloutis moi....

SCENE X.

HOLSTEIN, MENZIKOFF.

HOLSTEIN.

J'ACCOURS te prévenir,
Qu'ici le Czar tous deux veut nous entretenir.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enſevelie,
De quelque grand projet paroît être remplie.

MENZIKOFF *au comble du déſordre.*

Le Czar nous mande, Holſtein?

HOLSTEIN.

Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
Pâle, éperdu, tremblant....

MENZIKOFF *d'une voix étouffée.*

Il ſuffit: vas; fuis-moi!

HOLSTEIN.

Je ne te quitte pas....

MENZIKOFF.

Frémis... crains ma préſence !

(*à part, & ne ſe connoiſſant plus.*)

Tout immoler, honneur, devoir, reconnoiſſance !...
Je friſſonne... où porter ma rage, ma terreur ?...
Ah ! la peine du crime eſt déja dans mon cœur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN, SUITE DU CZAR.

LE CZAR.

(*à ſes Gardes.*) (*à Menzikoff & à Holſtein.*)

QU'ON s'éloigne !... Reſtez. Par des avis fideles,
J'ai ſu que Pétersbourg cache encor des rebelles.
Les eſprits, en ſecret, ſont toujours agités :
Le feu des factions renaît de tous côtés,
Et vos ſoins réunis m'aideront à l'éteindre.
Plus que mes ennemis, mes ſujets ſont à craindre.
Ce Soldat couronné qui ravage le Nord,
Qui, pour lui, contre moi, détermine le ſort,
Peut inſulter, s'il veut, à nos longues diſgraces :
Les ruines, la mort, le ſang marquent ſes traces ;
Son nom, ſur des débris périra ſans ſoutien :
C'eſt ſur des monumens que je grave le mien.
Nous ſaurons arrêter ſes fougues inquietes.
Il m'inſtruit à le vaincre ; & c'eſt par mes défaites.
Pour les cœurs éprouvés, & pleins de leurs projets,
L'école du malheur eſt celle des ſuccès.

Oui, Charle eſt peu pour moi. Mais, lorſque mon courage
Vaincu, jamais ſoumis, a repouſſé l'orage,
Quand je viens reſpirer au fond de mes Etats,
Il faut m'y préparer à de nouveaux combats,
Me garder de mon peuple! Oui, l'aveugle Ruſſie,
Plus libre ſous mes loix, en eſt plus endurcie.
Les arts, que dans ſon ſein je voulois voir fleurir,
Bien loin de l'éclairer, ſemblent encor l'aigrir.
Au préjugé ſervile en tout temps enchaînée,
D'un jour, trop beau pour elle, elle ſemble étonnée.
Il faut, pour y régner, combattre à tout moment;
On n'y dompte une erreur, qu'avec un châtiment.
Vous en fûtes témoins, j'ai tenté l'impoſſible.
Vains efforts! rien n'agit ſur ce peuple inflexible.
Que me reproche-t-il? d'avoir ſu réprimer
La Superſtition, toujours prête à s'armer,
Ce hardi Fanatiſme, aveugle en ſes maximes,
Qui croit du nom d'un Dieu ſanctifier ſes crimes,
Conſacre ſur l'autel un fer religieux,
Et marche dans le ſang, un bandeau ſur les yeux?
Vos Pontifes régnoient; j'ai craint leur politique;
Le plus humble au dehors, eut le cœur deſpotique,
Et la Religion, du Ciel dictant les loix,
Ne dut point ſe mêler aux intérêts des Rois.
Quant à ces vils mortels, dont le zele intrépide,
De tout uſage antique eſt le vengeur ſtupide,

Et qui penſent entre eux, conſtans à s'égarer,
Qu'un droit pour blâmer tout, eſt de tout ignorer,
Je n'ai point dû laiſſer leur audace impunie :
Citoyens ſans talens, factieux ſans génie,
Leurs cris, depuis long-temps, fatiguoient ma bonté:
Ils ont ſenti le frein de ma ſévérité,
Et ce ramas obſcur garde au moins le ſilence
Qui convient à l'erreur, ſur-tout à l'ignorance.
Mais, les Strélits, dit-on, ont élevé leur voix;
Se plaignant, à leur tour, ils réclament leurs droits.
Avez-vous des raiſons qui les puiſſent défendre?
Avant de prononcer, je veux bien vous entendre.
Ma foudre, un ſeul moment, repoſe entre vos mains;
Et je ſuſpends mes coups, pour les rendre certains.
Parlez.

HOLSTEIN.

Vous m'impoſez la loi d'être ſincere,
J'obéis.... tout, Seigneur, me défend de me taire.
Quoi! mille factions déchirent vos Etats;
Les piéges de la mort ſont ſemés ſur vos pas,
On s'arme!... & vous voulez, excitant les murmures,
Frapper de nouveaux coups, & rouvrir les bleſſures?
Ah! pour anéantir tant de complots ſecrets,
Loin d'inſpirer l'effroi, répandez les bienfaits.
On n'aime pas toujours les mortels qu'on admire,
Et l'amour déſormais doit fonder votre Empire.

D'un regne glorieux les hardis monumens,
Ces Arts, de vos loisirs nobles amusemens,
Ces sublimes projets que le destin seconde,
Tout semble offrir en vous le souverain du monde:
Mais il faut couronner tant de soins généreux,
Et, créateur d'un peuple, il faut le rendre heureux.

LE CZAR.

Eh! que puis-je de plus pour ce peuple sauvage?
Il m'a vu, dédaignant un fastueux hommage,
Descendre de mon trône, &, parmi les dangers,
Lui chercher des vertus & des arts étrangers.
Les maux dont il gémit, lui seul se les prépare:
J'eusse été plus humain, s'il n'étoit point barbare.
Hélas! pour mon malheur, je l'ai trop bien connu.
Que veut-il? de moi seul n'a-t-il pas obtenu
Le droit d'oser penser, rare prérogative,
Qu'ici tout encourage, & qu'ailleurs tout captive?
Au rang des Nations s'il s'éleva par moi,
D'où vient qu'à tout moment, prêt à trahir sa foi,
Il refuse de voir, quand ma bonté l'éclaire,
Dans le mal que j'ai fait, le bien que je veux faire?
Lorsque des Souverains on blâme les rigueurs,
De leurs Etats, souvent, on ignore les mœurs.
Que n'ai-je pu régner dans ces climats paisibles,
Où les Rois bienfaisans ont des sujets sensibles;

Où le ſceptre, en leurs mains dépoſé par la loi,
Eſt le ſoutien du peuple, & n'en eſt pas l'effroi!
Je ſentirois, comme eux, le prix de la clémence,
Ce plaiſir que le Ciel attache à leur puiſſance;
Mais puis-je, dans ces lieux peu faits pour le bonheur,
A ces douces vertus abandonner mon cœur?
Cet Empire eſt un champ malheureux & ſtérile,
Qu'il faut couvrir de ſang, pour le rendre fertile.

MENZIKOFF, *du ton le plus ſombre.*

Oui, ſans doute, il le faut; plus que jamais, Seigneur,
Il faut à la Ruſſie imprimer la terreur.
Le péril eſt preſſant.... ce mot doit vous ſuffire;
Un ſeul inſtant perdu, perd ſouvent un Empire.
Daignez croire à l'avis que j'oſe vous donner....
Non... ce n'eſt point encor l'inſtant de pardonner:
Par la ſévérité de vos ordres ſuprêmes,
Effrayez les mutins, les Grands.... vos amis mêmes!
Une prompte juſtice affermit les Etats....
Et les bienfaits, ici, font ſouvent des ingrats.

LE CZAR, *à Holſtein.*

C'eſt aſſez. J'ai voulu ſon avis & le vôtre,
Et puis céder à l'un, ſans déſapprouver l'autre.
L'utile vérité parle par votre voix,
Holſtein; & c'eſt ainſi qu'il faut parler aux Rois.
(*à Menzikoff.*)
Allez, & laiſſez-nous... J'ai deux mots à te dire,
Reſte.

SCENE II.

LE CZAR, MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

O trouble ! ô ferment dont l'horreur me déchire !

LE CZAR.

Tu l'emportes enfin. Mais, par quel changement,
Te vois-je ici répondre à mon reſſentiment,
Toi!...

MENZIKOFF.

De vos ennemis je crains l'intelligence;
Et je vous trahirois, en prenant leur défenſe.

LE CZAR.

Qui peut les exciter ? quel chef ambitieux
Peut enhardir l'orgueil de ces ſéditieux ?
Le danger diſparoît, dès qu'on l'a ſu connoître,
Et mon ſalut conſiſte à découvrir le traître.
Dis ! ſeroit-ce Amilka, ce citoyen ardent,
Dont l'inquiet orgueil ſe croit indépendant ?
Déja plus d'une fois, démêlant ſon génie,
J'aurois dû l'immoler à ma bonté trahie ;
Moins bleſſé de ſervir, que de me voir régner...
Mais de puiſſans motifs me l'ont fait épargner.

Je ne connois que trop ſon talent pour ſéduire,
Pour former un parti, ſur-tout pour le conduire.
Profond, opiniâtre & ferme en ſes projets,
Je voudrois le compter au rang de mes ſujets.

MENZIKOFF.

Après tant de bienfaits, Seigneur, je n'oſe croire
Qu'il médite en effet une trame ſi noire.

LE CZAR.

Après tant de bienfaits, il eſt mon ennemi;
Et ſon cœur, je le ſais, ne hait point à demi.
Qu'on l'obſerve. Sa rage aujourd'hui peut renaître,
Et de mon indulgence il s'armeroit peut-être.
Otons aux révoltés ce dangereux ſecours;
Je te remets ce ſoin, & celui de mes jours.
Ce n'eſt que dans ton ſein qu'un moment je reſpire:
J'aime à m'y repoſer des malheurs de l'Empire.
Toi ſeul ſais me calmer; & je ſens, près de toi,
A quel point l'amitié peut conſoler un Roi.
Sans ceſſe environné des piéges de l'envie,
Si tu m'aimes toujours, je crains peu pour ma vie.
Par ton zele aſſidu ſur le trône affermi,
J'oppoſe à mes dangers, mon cœur & mon ami.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

MENZIKOFF *seul.*

Ou ſuis-je ? ah ! malheureux ! cri vengeur, voix terrible
Tourment affreux d'un cœur & coupable & ſenſible !
Voilà donc ce mortel qu'il me faut immoler,
Ce héros dont le ſang ſous ma main doit couler !
Ciel ! ... & contre ſon ſein il preſſoit le perfide,
L'ingrat, le lâche ami ... qu'on a fait parricide !
Ecraſé par ſon calme, à moi-même odieux,
Combien, auprès de lui, j'étois vil à mes yeux ! ...
O mon maître ! ô grand homme ! ô fureur déteſtable !
Qui moi, t'aſſaſſiner, quand ta bonté m'accable !
T'aſſaſſiner ! ah ! Dieu ! que plutôt cette main
De cent coups de poignard me déchire le ſein !
Oui, vingt fois j'ai voulu, preſſé par ſes alarmes,
Lui dévoiler ma honte, & lui montrer mes larmes :
Le pere d'Amétis m'a lui ſeul retenu.
Pour jamais je la perds, ſi le traître eſt connu.
On vient ... c'eſt elle ! où fuir ? La vertu qui l'anime
Eſt bien loin, aujourd'hui, de ſoupçonner mon crime.

SCENE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMÉTIS.

O CALME ineſpéré ! bonheur inattendu !
Livrons-nous à l'eſpoir que nous croyons perdu.
D'Amilka tes diſcours ont fléchi la colere.
Tu ſais perſuader, juſqu'au cœur de mon pere !
Que ſon retour m'eſt doux ! il eſt ſincere... hélas !
Pour la premiere fois, me ſerrant dans ſes bras...
Mais, pourquoi ce front morne & ce ſilence auſtere,
Et ces ſombres regards attachés à la terre ?

MENZIKOFF.

Amétis...

AMÉTIS.

Hé bien ? parle, acheve.

MENZIKOFF.

Gardez-vous
De croire à ce bonheur, qui n'eſt pas fait pour nous.
L'eſpérance trompée eſt horrible & funeſte....

AMÉTIS.

Comment ?

MENZIKOFF.

Il n'en eſt plus, notre amour ſeul nous reſte.

AMÉTIS.

Que dis-tu?... tous mes ſens pénétrés de terreur...

MENZIKOFF.

Pardonne... Il m'eſt affreux de t'ôter une erreur;
Je le dois, il le faut....

AMÉTIS.

Par un pere abuſée,
A de nouveaux revers je ſerois expoſée!
Lorſque j'en triomphois, ſon retour étoit feint,
Et ſon cœur, à ce point, devant moi s'eſt contraint!
Quoi! nos nœuds....

MENZIKOFF.

Sont rompus; nœuds cruels, nœuds impies,
Briſés par le remord, tiſſus par les furies!
Ouvrage infortuné d'un tyran inhumain,
Qui dicte ici ſes loix un poignard à la main!
Nul charme ne l'émeut, aucun ſoin ne le touche.
Hélas! ſon front ſerein vous cache un cœur farouche.
Sachez... ah! que plutôt le ſort qui nous pourſuit,
Demeure enveloppé d'une éternelle nuit!

AMÉTIS.

Non, tu m'en as trop dit pour garder le ſilence.
Laiſſe-moi de mes maux obtenir l'aſſurance,

Ne

Ne ſentir que les tiens, leur dévouer mes jours,
Malheureuſe par toi, t'idolâtrer toujours;
Chérir ton infortune, y puiſer mon courage....
Y trouver des raiſons de t'aimer davantage.

MENZIKOFF.

Qu'exiges-tu?

AMÉTIS.

Ton cœur, ta confiance; enfin
Le droit de partager, de ſuivre ton deſtin.

MENZIKOFF.

Il eſt affreux.

AMÉTIS.

N'importe.

MENZIKOFF.

Amétis, va, mon ame
Eſt indigne de toi, de tes vœux, de ta flâme.
Je mérite ta haine....

AMÉTIS.

O ciel!

MENZIKOFF.

Epargne-moi
Le douloureux affront de rougir devant toi.

AMÉTIS.

Qu'entends-je? toi rougir!... non, il n'eſt pas poſſible;
Mais fais ceſſer mon trouble, & ce tourment horrible.

Au nom de notre amour, au nom de nos malheurs,
Ne me refuſe pas, obéis, ou je meurs.
Qui te retient ? après ce que je viens d'entendre,
J'en imagine plus que je n'en peux apprendre.

MENZIKOFF.

Hé bien ! il eſt trop vrai qu'un hymen malheureux,
Dans ce funeſte jour, dut nous unir tous deux.
Quel hymen, juſte ciel !... de baſſeſſe, de rage,
D'ingratitude enfin, quel horrible aſſemblage !
(Je tremble de l'aveu que vous m'avez ſurpris.)
Oui, d'un lâche attentat votre main eſt le prix :
Il faut, pour être à vous, être un monſtre exécrable;
Il faut, (telle eſt la loi d'un pere impitoyable)
Après avoir frappé le coup le plus cruel,
D'un bras enſanglanté vous traîner à l'autel.

AMÉTIS, *avec un cri de douleur & d'effroi.*

Quel ſang ?... explique enfin cet effrayant myſtere !
(*à part.*)
Je crains, juſqu'au ſoupçon. Ah grand Dieu ! quoi ! mon pere
(*haut, & en héſitant.*)
Ta main.... devoit frapper....

MENZIKOFF.

Arrête.... Je frémis....
Plein de rage moi-même....

AMÉTIS *en frissonnant.*

Hé bien !... qu'as-tu promis ?

MENZIKOFF *avec un cri déchirant.*

Tout !... Un Dieu, de mes sens m'avoit ravi l'usage.
L'amour, hélas ! l'amour égaroit mon courage.

AMÉTIS.

L'amour te le rendra ; je ne redoute rien :
Il causa ta foiblesse, il sera ton soutien.
Il saura t'affermir contre Amilka lui-même ;
Je réponds de l'amant que j'adore & qui m'aime.
Gardons-nous, quel que soit notre sort rigoureux,
D'ajouter le remord à l'amour malheureux.
Vas, pour deux nobles cœurs, unis par leurs alarmes,
C'est un plaisir encor de confondre leurs larmes ;
Lorsqu'ils n'ont pas perdu le droit de s'estimer,
Rien ne peut leur ravir le bonheur de s'aimer.

MENZIKOFF.

Combien par ce transport mon ame est agrandie !...
Près de toi je retrouve & l'honneur & la vie,
Je renais !... oui ce cœur, égaré dans ses vœux,
Soutenu par le tien, est encor vertueux.
T'aimer avec excès, a fait seul tout mon crime,
Et tout, pour te sauver, m'a paru légitime.
O mon Roi ! je suis loin d'attenter à tes jours ;
Je veux tout réparer, je le dois, & j'y cours.

Que cet instant....

AMÉTIS *le retenant.*

Demeure. O ciel ! que vas-tu faire ?
Sauve, il le faut, la gloire & les jours de mon pere.
Prévenons tout, plutôt que de rien déclarer ;
Méritons son pardon, avant de l'implorer,
Et détournons enfin le coup qui le menace.
C'est Amétis en pleurs qui demande sa grace.

MENZIKOFF.

Sa grace ! eh ! si son cœur, qu'on ne vaincra jamais,
S'arme, & met à profit nos coupables délais ;
Sous un coup imprévu, si l'Empereur succombe,
Si je sers le mortel qui doit ouvrir sa tombe !
Malheureux ! je devois, sachant son attentat,
Le faire aux pieds du Czar traîner avec éclat ;
Mais j'ai craint tes douleurs, tes plaintes, tes reproches.
Jure, au moins, de le fuir, d'éviter ses approches.

(*Après un silence.*)

O ma chere Amétis, dans son cruel transport,
Le barbare t'attend, pour te donner la mort !

AMÉTIS.

Mon pere....

MENZIKOFF.

De ce nom il ignore les charmes.
Son œil depuis long-temps se repaît de tes larmes.

Connois qui tu défends : je devois immoler
Mon bienfaiteur, mon maître, ou voir ton sang couler!..
Crains sa fureur, crains tout....

AMÉTIS.

Ah ! fût-il plus coupable,
Je le respecte encore, au moment qu'il m'accable.
Va, je l'attendrirai, j'embrasse cet espoir ;
Mais, dussé-je périr, je rentre en son pouvoir.

MENZIKOFF.

Ciel!

AMÉTIS.

Ne suis point mes pas.

MENZIKOFF.

Je pourrois!..

AMÉTIS.

Je l'ordonne.

MENZIKOFF.

Tu veux donc?...

AMÉTIS.

Céde aux loix que mon amour te donne.
Je cours fléchir mon pere...O ciel! donne à mes pleurs,
Ce charme impérieux qui désarme les cœurs!

MENZIKOFF *la suivant jusqu'au fond de la Scene.*
Amétis!

SCENE V.

HOLSTEIN, MENZIKOFF.

HOLSTEIN *retenant Menzikoff.*

VIENS, écoute!... On dit que l'on conſpire;
Qu'avant la fin du jour, notre Empereur expire.
Tout le peuple, en tumulte, adopte ces rumeurs.

MENZIKOFF.

De tous ces mouvemens nomme-t-on les auteurs?

HOLSTEIN.

On nomme les Strélits, & j'ai pu les défendre!
Quel que ſoit leur complot, au Czar il faut l'apprendre.
Ses jours ſont en danger.

MENZIKOFF.

Ils ſont en ſûreté.
Il a commis ſa garde à ta fidélité;
Il faut la redoubler. Que ton zele inflexible,
A ſes meilleurs ſujets le rende inacceſſible:
Veille dans le palais, tandis que mes efforts,
Secondés par les tiens, vont mettre ordre au-dehors.

(*Holſtein ſort.*)

SCENE VI.

MENZIKOFF, *seul.*

CIEL ! témoin de mes vœux, de ma douleur sincere,
Prête à mon zele ardent une main tutélaire !
Le plus coupable, hélas ! quand tu viens l'éclairer,
Du sein du repentir, peut encor t'implorer.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

MENZIKOFF en ces lieux m'a promis de ſe rendre.

AZOFF.

Aux portes du palais!

AMILKA.

Oui; j'oſerai l'attendre.
Tu connois mes motifs : ailleurs, avec raiſon,
Nos entretiens pourroient cauſer quelque ſoupçon,
Et, ſans armes, ici j'affecte de paroître.
De ma fille pourtant je me ſuis rendu maître.
De ma ſœur ſéparée, elle eſt dans mon palais,
Et ſon amant a dû lui taire nos projets.
Mais, pour que la pitié ne vînt pas me ſurprendre,
Azoff, je n'ai voulu ni la voir ni l'entendre.
Je te l'avois bien dit, qu'un amant irrité
Tomberoit dans le piége entre nous concerté.
Il eſt de ces penchans, dont le pouvoir ſuprême
Fait taire le devoir, corrompt la vertu même;

Et c'eſt au fond des cœurs aux paſſions livrés,
Qu'un vrai conſpirateur choiſit ſes conjurés.
Mais, comme il faut, Azoff, ſe défier ſans ceſſe,
Et toujours des mortels redouter la foibleſſe ;
Comme ſouvent le cœur, après de vains tranſports,
Se trouble & s'intimide à la voix des remords ;
Ménageons nos appuis, & ſoyons-nous fideles.
Menzikoff vient : va ; cours diſpoſer les rebelles.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

AMILKA *de l'air le plus ténébreux.*

As-tu choiſi le lieu, déterminé l'inſtant ;
Ou veux-tu différer le bonheur qui t'attend ?
Les autels ſont parés : ton amante t'adore,
Ton triomphe s'apprête ; & le Czar vit encore !
Tu détournes les yeux, tes pas ſont incertains ?
Je ne vois point le fer qui dut armer tes mains.

MENZIKOFF, *après un ſilence.*

Si je pouvois ſuſpendre ou vaincre cette haine,
Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne ;
Avouez-le, Seigneur, je vous ſervirois mieux,
Qu'en oſant maſſacrer un grand homme à vos yeux.

AMILKA.

Ainſi donc?...

MENZIKOFF.

Je le ſais, j'oſai promettre un crime;
Mais je m'arrête encor pour pleurer la victime.
Quoi! ne craignez-vous pas, que, tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains, le fer n'aille échapper?
Soutiendrai-je ce front que la gloire environne,
Où l'auguſte infortune ennoblit la couronne?
Ce front où je verrai, d'un œil mal affermi,
La majeſté d'un maître, & l'ame d'un ami?
Jetez un ſeul moment les yeux ſur cet Empire:
Par-tout, de l'Empereur la grande ame y reſpire.
Dans ces ſuperbes lieux, incultes autrefois,
Voyez fleurir les mœurs, les vertus & les loix.
Ne penſant que par lui, c'eſt par lui que nous ſommes:
De monſtres indomptés, le Czar a fait des hommes!
Sa voix a ranimé le Ruſſe anéanti.
Des fanges d'un marais Pétersbourg eſt ſorti.
De ces ſommets glacés qui bornent notre vue,
L'abondance tardive eſt vers nous deſcendue.
Un ſeul mortel, un ſeul produit ces changemens,
Il parle, & ſur ſes pas naiſſent les monumens!
Occupé de ſon peuple, & s'oubliant lui-même,
Sans ceſſe il ſe dévoue à des ſujets qu'il aime;

Et deux mortels ingrats, altérés de ſon ſang,
S'arment de ſes bienfaits pour lui percer le flanc!

AMILKA.

Et je puis t'écouter! O ciel! ta hardieſſe
Oſe me retracer un tableau qui me bleſſe!
Ces travaux ſi vantés, ces monumens pompeux,
Bien loin de les charmer, ont offenſé mes yeux.
Je déteſte le Czar, & ton adreſſe eſt vaine.
Sa gloire eſt, dans mon cœur, l'aliment de ma haine:
Son crime eſt, à mes yeux, d'avoir changé l'Etat.

MENZIKOFF *avec la plus grande vivacité.*

Reprends-y ta faveur & ton premier éclat;
Tout ſera réparé: d'une longue diſgrace,
Le Czar, par ſes bontés, peut effacer la trace.
Ta naiſſance, ton rang, tes exploits ſont connus:
Je ſais trop quels honneurs & quels prix leur ſont dus!
Mais, toi-même, réponds; dis, que t'a-t-on vu faire
Pour fléchir ton monarque & calmer ſa colere?
Eſt-ce à lui de céder? Peut-être, dans ſon cœur,
Ce Prince infortuné gémit de ſa rigueur;
Peut-être, ſuccombant à tous les ſoins du trône,
Il regrette un ſujet utile à ſa couronne.
Quel triomphe pour moi, ſi je puis déſarmer
Deux princes généreux, qui ſont faits pour s'aimer!

AMILKA.

Pour s'aimer ! tout ici tomba ſous ſa furie;
Et tu veux ?...

MENZIKOFF *l'interrompant.*

Te fléchir, & te ſauver la vie.
Le Czar mort, crois-tu donc diſpoſer d'un Etat,
D'un trône encor ſouillé par un aſſaſſinat ?
Chef des ſéditieux, c'eſt à toi d'en tout craindre :
Ceux qui le haïſſoient, finiront par le plaindre.
La mort ſur ſes vertus portera le flambeau,
Et tu les verras tous honorer ſon tombeau.
Leurs mains déchireront un ſanglant diadême;
Le fer dont tu m'armois, te percera toi-même.
Arrête !... ouvre les yeux; vois le ſceptre briſé,
Tous les droits confondus, tout le Nord embrâſé,
Cet empire détruit !...

AMILKA.

Va, chéris l'impoſture;
Prononce des ſermens, que ta foibleſſe abjure;
Flatte l'oppreſſion, & rampe ſur ſes pas :
Pour abattre un tyran, il ſuffit de mon bras.

(*Il veut ſe retirer.*)

MENZIKOFF *l'arrêtant.*

Eh bien ! puiſqu'il le faut, puiſque ma deſtinée,
A ton ambition par toi fut enchaînée;

Le temps preſſe, cruel ; parle ; il faut méclaircir.
A ſoulever ce peuple a-t-on ſu réuſſir ?
Quels ſecours aurons-nous ? quels amis, par leur zele
Secondent aujourdhui cette main criminelle ?
Les Boyards, les Strélits....

AMILKA.

J'ai ſu te pénétrer.
Par ce retour trompeur croyois-tu m'attirer ?
Ton artifice eſt vain ; il te ſera funeſte,
Lâche !... Tu me trahis, mais Amétis me reſte.
Sans doute elle ſait tout ; je t'en garde le prix.
Tu m'entends, je tiendrai tout ce que j'ai promis.

(*Il va pour ſortir, Amétis entre & l'arrête.*)

SCENE III.

AMÉTIS, LES MÊMES.

AMILKA.

QUE vois-je ? ciel ! ma fille !

MENZIKOFF *transporté de joie.*

Ah ! mon ame éperdue...

AMILKA.

Perfide, en ce moment, qui t'amene à ma vue ?

AMÉTIS

L'horreur de vos projets, mes craintes, mes tourmens,
Tous les devoirs sacrés & tous les sentimens.
Ah ! vous pensiez en vain éviter ma présence.
J'ai de mes surveillans trompé la vigilance,
Je l'ai dû ; je vous sers, je m'attache à vos pas.
Votre courroux, Seigneur, mes périls, mon trépas,
Je brave tout, oui tout, &, dans mon trouble extrême,
Puissé-je, en expirant, vous sauver de vous-même !

AMILKA.

Oses-tu ?...

AMÉTIS.

Nul motif ne peut me retenir :
Vos complots sont affreux ; je viens les prévenir.

(*Montrant Menzikoff.*)

Qu'oſiez-vous en attendre ? Offrir à ſon amante,
Du ſang de l'Empereur ſa main encor fumante ;
Et, d'un ſiniſtre hymen allumant le flambeau,
Par cette pompe horrible outrager ſon tombeau !
Penſiez-vous qu'Amétis, aux forfaits enhardie,
Pût applaudir au meurtre, armer la perfidie ?
Vous, mon père, un héros fameux dans les combats,
Croire vous illuſtrer par des aſſaſſinats !
Vous placer dans le rang de ces fameux coupables,
D'une fureur impie exemples effroyables,
Dont le bras égaré, bravant toutes les loix,
Briſant tous les liens, renverſant tous les droits,
A levé, ſans frémir, le glaive parricide
Sur le trône, où des Dieux la Majeſté réſide !...
Monſtres, que la vengeance a vomis des enfers,
Pour immoler les Rois, & punir l'Univers !

AMILKA.

O rage ! ô trahiſon ! ... Redoute ma colere ;
Crains les emportemens & le pouvoir d'un pere :
Quitte ces lieux, ſuis-moi.

MENZIKOFF, *s'élançant entre Amétis & ſon pere.*

N'avance pas, cruel !
Ou je la défendrai d'un pere criminel.

Avant de m'arracher le ſeul objet que j'aime,
Tu me verras périr, ou t'immoler toi-même.

AMÉTIS, *retenant Menzikoff.*

Que plutôt tout mon ſang!...

AMILKA.

Ah! c'eſt trop m'outrager:
Je vois mes ennemis, & ne puis me venger!

MENZIKOFF.

Tremble!

AMILKA, *au comble de la rage.*

Ce lieu te ſert.

AMÉTIS.

Je me meurs.

AMILKA.

Ah! parjure!
C'eſt toi qui mets ici le comble à mon injure!
(*Voulant l'arracher des bras de Menzikoff.*)
Mais, obéis enfin.

MENZIKOFF.

Holà, Gardes, à moi!
(*Des Gardes paroiſſent.*)
J'oſe vous commander, au nom de votre Roi,
(*A Amilka, en baiſſant la voix.*)
Veillez ſur Amétis. Fuis, malheureux; ton maître
Peut ici te ſurprendre; il vient, il va paroître.
Fuis,

Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir.
Je déteſte ton crime, & devrois te punir;
(*A un mouvement d'Amétis.*)
Je devrois à l'inſtant : non .... Calmez vos alarmes.
Barbare, vois ſon trouble, & rends grace à ſes larmes.

AMILKA.

Tu triomphes en vain : trompé dans tous mes vœux,
Pour n'y point échouer, j'abandonne ces lieux;
Mais j'y reviens bientôt, armé par la vengeance,
Recouvrer tous mes droits, punir votre inſolence,
Frapper la tyrannie, &, confondant mes coups,
Me frayer, en vainqueur, un chemin juſqu'à vous.

SCENE IV.

LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF, AMILKA.

LE CZAR, *retenant Amilka ſur le point de quitter la Scene.*

(*A Menzikoff & à Amétis.*)

DEMEURE! Vous, ſortez!...

MENZIKOFF, *troublé.*

Souffrez que ma préſence....

LE CZAR, *d'un ton abſolu.*

Sors, te dis-je; obéis. Ta crainte eſt une offenſe.

(*Menzikoff & Amétis ſortent enſemble, & ſe regardent avec inquiétude.*)

SCENE V.

LE CZAR, AMILKA.

LE CZAR.

Ton eſprit inquiet a réveillé, dit-on,
Les germes aſſoupis de la rebellion.
J'ai ſouffert trop long-temps ta farouche imprudence,
Et ta conduite enfin a laſſé ma clémence,
C'en eſt fait : cependant, avant de te punir,
Je daigne encore ici te voir, t'entretenir.
Oui, traître, je pourrois, déployant ma juſtice,
Pour unique entretien, ordonner ton ſupplice :
Mais l'Empereur veut bien ne ſe pas conſulter;
C'eſt l'homme ſeul qui reſte, & qui va t'écouter.
J'ai preſſenti les vœux qu'a formés ton audace;
Dans le fond de ton cœur, je ſais ce qui ſe paſſe,
Et le mien, t'obſervant avec ſécurité,
Parmi mes ennemis ne t'a pas moins compté.
Je ſais que tu me hais, que tu hais ma puiſſance :
Mais, dis, qui t'inſpira cette ardeur de vengeance,
Ces éternels complots, cette ſoif de mon ſang ?

AMILKA.

Le malheur de l'Etat, non l'amour de ton rang.
Quand, le glaive à la main, tu prétends nous inſtruire,
Quand, du ſein des débris, s'éleve ton Empire,

La Nation encor ſurvit à tes fureurs,
Et la haine, en ſilence, a vieilli dans les cœurs.

LE CZAR.

Je m'y ſuis attendu ; j'ai prévu ces orages.
Je connois les humains ; jaloux de leurs uſages,
Quelque prix qu'il en coûte, ils en vengent l'oubli.
La Coutume à ſon char traîne un peuple avili.
Il ne pardonne point, en ſa rage indocile,
Au mortel généreux qui lui veut être utile.
Le Ruſſe a dû s'armer contre ſon bienfaiteur :
Mais le préſent n'eſt rien pour un Légiſlateur ;
Il voit dans l'avenir, tribunal infaillible,
Juge ſans paſſion, & juge incorruptible.
C'eſt-là que la vertu reſſaiſit ſes honneurs,
Trouve des partiſans, des amis, des vengeurs ;
Là, tous les intérêts enfin ſe réuniſſent,
L'ingratitude meurt, & les haines finiſſent :
D'un calme glorieux c'eſt l'aſyle immortel.
Le tombeau du grand homme eſt ſon premier autel.
Mon triomphe eſt certain : je crois voir, d'âge en âge,
Sous des Rois plus heureux, s'affermir mon ouvrage,
Et l'arbre, jeune encor, que mes mains ont planté,
Se couvrira de fruits pour ma poſtérité.

AMILKA.

Va, ce rêve brillant, cet eſpoir magnifique,
Perdu dans l'avenir, n'eſt point d'un politique.

Le Ruſſe eſt né pour vaincre, & fait pour tout oſer :
Il falloit l'aguerrir, non le civiliſer.
De ce Ciel menaçant l'éternelle froidure
Auroit dû t'indiquer le vœu de la Nature ;
Elle ſait aux climats meſurer ſes préſens,
Et voulut que le Nord formât des Conquérans.

LE CZAR.

Et moi, j'ai voulu vaincre une fougue rebelle,
Et le ſauvage inſtinct de ce peuple infidele.
Il faut qu'il cede, & ſente, échappé du chaos,
Que cet Empire immenſe eſt né de mes travaux.
Le Don & le Volga, ſous des voûtes profondes,
Ont vu, par un canal, ſe rapprocher leurs ondes :
Sur la Mer Noire ainſi m'entr'ouvrant un chemin,
Je commande à ſes flots applanis ſous ma main.
Sur la terre & les eaux, chez ce peuple parjure,
J'interroge, agrandis, & ſoumets la Nature :
Transformé, malgré lui, frappé d'un jour nouveau,
Il adopte mes arts, & marche à leur flambeau !...
En parcourant de l'œil le globe que j'habite,
De ma gloire par-tout j'y vois la trace écrite.
Bientôt, grace aux efforts que j'oſe méditer,
Il n'y reſtera plus que mon cœur à dompter.
C'eſt mon dernier triomphe, & mon plus bel ouvrage !
Plein de ces vœux hardis, crois-tu que mon courage

Puiſſe encor s'occuper de ces viles clameurs,
Que pouſſent, dans la nuit, d'obſcurs conſpirateurs?
Non; je cours à mon but: de conquête en conquête,
Je renverſe, en marchant, l'obſtacle qui m'arrête,
Et, ſi mon aſcendant ſuccombe aux attentats,
L'immortalité s'ouvre, & m'arrache au trépas.

AMILKA.

Vas, le tien n'eſt pas loin, le péril t'environne,
L'abîme eſt ſous tes pas.

LE CZAR.

Il n'a rien qui m'étonne.
J'ai prévu le danger qu'annonce ta fureur,
Sans que le trouble ait même approché de mon cœur:
Il eſt trop au-deſſus de ces terreurs frivoles.
Eſt-ce toi qu'il faut craindre? eſt-ce toi qui m'immoles?

AMILKA.

C'eſt moi, qui veux du joug affranchir mon pays.
Frappe, tranche mes jours; tremble, tant que je vis.

LE CZAR.

Tu vivras....& mon cœur n'en eſt pas moins tranquille:
En butte à mille traits, il eſt mon ſeul azile.
Tu vivras, pour rougir, pour tomber à mes pieds,
Honteux de tes complots, par ton Maître oubliés.

AMILKA.

Moi rougir ! moi ramper ! quand un projet ſublime
M'éleve juſqu'à toi, me ſoutient, & m'anime,
Quand je venge le ſang qui coula par tes mains !
Des héros tels que toi coûtent trop aux humains.
Tu renverſas nos loix, je les atteſte encore ;
Guerrier ou citoyen, tout gémit & m'implore ;
L'homme ruſtique même, en ſes champs déſaſtreux,
Dont il creuſe à regret les ſillons malheureux,
Heurtant mille oſſemens, ſuccombe à ſes alarmes,
Et le ſoc immobile eſt trempé de ſes larmes.
Je défends tout un peuple ; il périt ſous tes coups....
Que l'Univers prononce, & ſoit juge entre nous.

LE CZAR.

Entre nous !...

AMILKA.

Il ſuffit ; & tu vas me connoître.
J'eſpere qu'en ce jour...

LE CZAR *l'interrompant.*

Qu'en ce moment peut-être,
Tes factieux ſont prêts à te prouver leur foi ?
Je m'applaudis encor d'en être inſtruit par toi.
Eh bien ! complice ou chef, cours te mettre à leur tête :

(*Se rapprochant de lui.*)

T'enviſageant, perfide, au fort de la tempête,

Dans la poudre, à mes yeux, je te ferai rentrer;
J'abattrai ton orgueil, n'ayant pu l'éclairer.
Je veux voir, une fois, en te laiſſant la vie,
Qui de nous deux fut fait pour régir la Ruſſie.

AMILKA.

Je ne veux que le nom de ſon libérateur.

LE CZAR.

Hé bien, j'ouvre un champ libre à cette noble ardeur.
Dis à tes conjurés ce que tu viens d'entendre :
Vas les encourager; moi, je vais les attendre.

(*à ſa Garde.*)

Gardes, laiſſez-le fuir : quels que ſoient ſes projets,
Qu'il ſoit libre; ouvrez-lui les portes du palais.

(*Amilka ſort, d'un air menaçant.*) *

* Aucun Lecteur ne voudra croire que la Cabale la plus furieuſe, mais qui juſques-là avoit été enchaînée par les applaudiſſemens de toute la Salle, ſe ſoit, à la premiere repréſentation, déclarée préciſément à cette Scene, qui eſt ſans contredit la meilleure de la Piece; auſſi rien ne me tranquilliſe plus ſur le mérite de cette production, que l'acharnement même qu'elle a éprouvé. Il m'aſſure plus que jamais combien mes détracteurs ſont mal-adroits, & à quel point tout ſentiment de juſtice leur eſt étranger.

SCENE VI.

HOLSTEIN, LE CZAR, *une Garde nombreuſe.*

HOLSTEIN, *voyant ſe retirer Amilka.*

QUE faites-vous, Seigneur? par des avis fideles,
On l'a déclaré chef du parti des rebelles,
Et vous le laiſſez libre! Inſtruit à tout oſer,
Fier d'un pareil bienfait, il court en abuſer.

SCENE VII.

LES MÊMES, *un des Officiers de la Garde.*

L'OFFICIER *au Czar.*

VOS jours ſont menacés; on trame votre perte.
Craignant à l'inſtant même une révolte ouverte,
Parmi les flots bruyans de ce peuple inhumain,
Menzikoff a volé, les armes à la main.
Contre les révoltés, ſon courage fidele,
Armé par le devoir, l'eſt bien plus par le zele.
Le perfide Amilka....

LE CZAR, *avec tranquillité.*

Que l'on garde Amétis,

(*Aux Soldats.*)

Qu'on veille sur ces lieux. Ne craignez rien, Amis ;
A leurs regards confus je ne veux que paroître.

(*A Holstein.*)

Toi, viens combattre & vaincre à côté de ton Maître.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMÉTIS, SOPHIE.

AMÉTIS *dans le plus grand trouble.*

NE m'abandonne pas, viens.... dans ce jour vengeur,
Chaque pas, chaque instant ajoute à mon malheur.

SOPHIE.

Madame, sur vos sens reprenez quelque empire.

AMÉTIS.

Sophie, en ce moment on combat, on expire!
Ainsi les noms d'Amant, & de Pere, & de Roi,
Ces noms chers & sacrés, sont douloureux pour moi!
Amilka!... Menzikoff!... dans cette haine ouverte,
Je crains également leur victoire ou leur perte.
D'une innocente ardeur ô trop coupable effet!
J'étois & l'instrument & le prix d'un forfait.
Mon inflexible Pere est l'artisan du crime,
Mon Amant le complice, & mon Roi la victime!
Blâme encor cet effroi que tu voulois bannir,
Ces avis qui m'ouvroient un sinistre avenir.

Vas, lorſque de la peine on connoît l'habitude,
Le cœur eſt averti par ſon inquiétude.

SOPHIE.

Des efforts de l'amour pourquoi déſeſpérer ?
Menzikoff vous adore, il peut tout réparer.

AMÉTIS *ſe précipitant dans les bras de Sophie.*

Sophie !... il m'a perdue ; il a bravé mon pere ;
Il éleve entre nous cette affreuſe barriere !...
Barbares, arrêtez !... épargnez ma douleur ;
Arrêtez... tous vos coups vont tomber ſur mon cœur !
Malheureuſe ! mais quoi ! quel bruit ſe fait entendre ?
Il redouble... on approche... ô ciel ! que vais-je apprendre ?

SCENE II.

HOLSTEIN *ſuivi de beaucoup de Soldats.*

AMÉTIS, SOPHIE.

HOLSTEIN *aux Soldats.*

ENVOYÉS par le Czar pour défendre ces lieux,
Dans leur auguſte enceinte ayez par-tout les yeux.

AMÉTIS *courant vers Holſtein.*

Ah! parlez... diſſipez ou comblez mes alarmes.
A quel mortel chéri dois-je donner des larmes?

HOLSTEIN.

Ce jour, de cet Etat peut changer le deſtin,
Et le ſort qui l'attend eſt encore incertain.
Secouant ſes flambeaux, la Diſcorde civile
Embrâſe de ſes feux cette ſuperbe ville,
Et la triſte Nœva qui ſurmonte ſes bords,
Roule des flots de ſang, des débris & des morts.
A peine le ſignal retentit dans la nue,
Par-tout des factieux la foule eſt répandue.
Le perfide Amilka, ſuivi par les Boïards,
Vient combattre d'abord au pied de nos remparts:
Trois fois, ſur l'Empereur que ſon courage entraîne,
Son bras leve le fer aiguiſé par la haine;

Et trois fois, au héros qu'il couvroit tout entier,
Menzikoff, de ſon corps a fait un bouclier.
Les mutins repouſſés alloient prendre la fuite,
Lorſqu'avec les Strélits Azoff ſe précipite :
Le meurtre alors redouble, ainſi que la fureur ;
Tous les coups réunis menacent l'Empereur,
Et ſous chacun des ſiens il immole un rebelle.
La rage d'Amilka toujours ſe renouvelle ;
Mais, voyant que du Czar le calme & la grandeur
Au plus ſéditieux imprimoient la terreur,
A travers la mêlée, au milieu du carnage,
L'œil ardent & farouche, il ſe fait un paſſage.
Ivre, couvert de ſang, & le glaive à la main,
Vers ces murs menacés il s'eſt porté ſoudain.
» Suis ſes pas, dit le Czar, je réclame ton zele. —
» Cours, & ſauve Amétis, tu me répondras d'elle,
» Ajoute Menzikoff, elle eſt dans le palais ;
» Il faut ſur-tout, il faut en défendre l'accès. » —
J'y vole, & cherche en vain votre coupable pere.
Ah ! peut-être au combat il feint de ſe ſouſtraire,
Pour revenir bientôt, par de nouveaux ſecours,
Rallier les vaincus, & vendre cher ſes jours.
Je ne ſais s'il triomphe, ou s'il combat encore
Le Maître qu'il déteſte, & que mon cœur adore.
Mais, dans ces mêmes lieux où j'apporte l'effroi,
Je jure de mourir, ou de venger mon Roi.

AMÉTIS.

Le venger ! & ſur qui ? . . . Frémiſſante, égarée,
De tendreſſe & d'effroi mon ame eſt pénétrée.
Amilka !... Ciel ! avant qu'il ſuccombe aujourd'hui,
Puiſſé-je me jeter entre le Czar & lui !
Oui, tournant contre moi les traits de ſa colere,
De mes bras défaillans je retiendrois mon pere,
Et, malgré les tranſports de ſon cœur inhumain,
Je ſaurois ou le vaincre, ou périr de ſa main. . . .

(*Ne ſe poſſédant plus.*)

Laiſſez-moi libre. Il faut . . . .

HOLSTEIN.

Que faites-vous, Madame ?
A quel trouble, à quels vœux s'abandonne votre ame !
On vient. Dieu !.. je reſpire ! ô comble du bonheur !
Oui, c'eſt lui, c'eſt le Czar !.. le Ciel le rend vainqueur.

SCENE III.

LE CZAR, LES MÊMES, *Soldats.*

LE CZAR.

AINSI donc Amilka, prêt à trancher sa vie,
Voit, non loin de ces murs, enchaîner sa furie.
De cris victorieux rempliſſez ce séjour.
Je dois à Menzikoff & le trône & le jour.
Plus d'amitié jamais, jointe à plus de courage,
N'a, d'une telle ardeur, défendu ce rivage.
Heureux le Souverain qui, dans tous ses projets,
Peut être secondé par de pareils sujets!

(*A Holstein.*)

Qu'on vole sur ses pas! Emporté par son zele,
Il disperse les flots de ce peuple infidele:
Vas, & que par moi-même attendu dans ces lieux,
Il y revienne enfin triompher à mes yeux!
Qu'on m'amene Amilka.

AMÉTIS, *à part.* (*Au Czar.*)

Dieu!... Souffrez ma préſence;
Tant de gloire, Seigneur, invite à la clémence.
Mon pere eſt tout pour moi. Si vous le condamnez,
Que par le même coup mes jours ſoient terminés!

Je

Je ne le juge point ; je le plains, je le pleure :
Sous mes yeux, dans vos bras, souffrirez-vous qu'il meure?..
J'embrasse vos genoux ; faites grace à mes maux ;
L'Empereur est vengé, j'implore le héros.
Ah ! dans une victoire & si pleine, & si pure,
Faites encor, par moi, triompher la nature.

(*Appercevant son pere qu'amenent des Gardes.*)

Mon pere !...

SCENE IV.

AMILKA, LES MÊMES.

AMILKA, *la repoussant.*

ÉLOIGNE-TOI... Dans ce jour de terreur,
Tout, jusqu'à ton aspect, ajoute à ma fureur.
De ta pitié honteuse épargne-moi l'image ;
Il ne faut que la mort, à qui hait l'esclavage.

LE CZAR *avec calme.*

Indomptable sujet, qui craignois d'obéir,
Sous ton propre malheur, apprens donc à fléchir !

AMILKA.

Jouis de ton triomphe. Il sera court. Frissonne :
Le piége encor t'attend. Cherche, accuse & soupçonne....

AMÉTIS.

Non, ne le croyez pas, Seigneur, tout eſt calmé.
La victoire eſt pour vous, elle a tout réprimé;
Le Ruſſe, avec effroi, s'abaiſſe & s'humilie
Sous les regards du Dieu qui lui donna la vie;
Et, quand mille lauriers ſemblent vous couronner,
Il ne vous reſte plus qu'à ſavoir pardonner.

AMILKA.

Qui? moi! moi, d'un pardon ſouffrir l'ignominie!
Au pied du Deſpotiſme enchaîner mon génie,
Et, flétriſſant l'éclat d'un revers glorieux,
Abſoudre, en reſpirant, l'injuſtice des Cieux!
Dans l'indignation d'un courage inutile,
Moi, devant un vainqueur baiſſer un front ſervile!...
Non. Briſant par leurs mains des fers déshonorans,
Je rends grace aux bourraux, ſi j'échappe aux tyrans.

AMÉTIS, *à un mouvement du Czar.*

Seigneur!... Ciel! Menzikoff!

SCENE V.

MENZIKOFF *entouré de Soldats*, HOLSTEIN, LES MÊMES.

LE CZAR, *allant à lui.*

VIENS jouir de ta gloire,
Et reçois dans mes bras le prix de ta victoire.
Je dois tout à tes soins, tout à ton amitié,
Et je ne les veux point reconnoître à moitié.
Mes bontés, en ce jour, égaleront, peut-être,
Tout ce que ta valeur vient d'oser pour ton Maître.
Je dois récompenser comme j'ai dû punir.
Parle, choisis, demande, & sois sûr d'obtenir.

MENZIKOFF.

Eh bien! Seigneur, (dussé-je expier mon audace,)
J'ose de ce cruel vous demander la grace.

LE CZAR.

Que me dis-tu? sa grace!

AMILKA.

Et c'est toi qui la veux!
Je conçois tes motifs, & rejette tes vœux.
Ne crois pas cependant que jamais je trahisse...

MENZIKOFF.

Non. Trahis, tu le peux, & nomme ton complice.

LE CZAR *à Menzikoff.*

Quel eſt ce meurtrier, ou ce complice?

MENZIKOFF.

Moi.

LE CZAR.

Toi?

AMÉTIS.

Ciel!

MENZIKOFF.

Je me punis... j'oſe éclairer mon Roi.
Oui, quel que ſoit ſon ſort, il faut que je le ſuive.
Brûlant, pour Amétis, de l'ardeur la plus vive;
Tremblant, croyant le voir, au gré de ſa fureur,
S'armer contre ſa fille, & lui percer le cœur,
Privé de ſentiment, ſans frein, ſans eſpérance,
Enlevé par l'amour à la reconnoiſſance,
Frémiſſant & pleurant, à ce Prince inhumain,
Pour vous aſſaſſiner, j'avois promis ma main!

LE CZAR, *avec un cri de douleur.*

Dieu!

MENZIKOFF.

Par ſon calme même irritant ma tendreſſe,
Il ſurprit dans mon cœur un inſtant de foibleſſe.

Je n'ai pu l'accuſer ; & je dois aujourd'hui,
Si par votre ordre il meurt, expirer avec lui.

LE CZAR, *ſortant d'un accablement profond.*

Eh quoi ! par mes rigueurs, plus juſtes que cruelles,
Quand je crois épuiſé tout le ſang des rebelles,
Renouvelé ſans ceſſe, il me pourſuit toujours !
Tout, juſqu'à l'amitié, s'arme contre mes jours !
(*Avec un mouvement de fureur.*)
C'eſt trop .... Las de punir, de régner & de vivre,
Il faut de tant d'horreurs que ce jour me délivre ;
De piéges, de complots, de crimes entouré,
Il faut rendre au néant ce que j'en ai tiré....
Hé bien ! peuple d'ingrats, cruel ami que j'aime,
Arrachez de mon front ce peſant diadême ;
Puiſſé-je fuir ces bords & ce ciel que je hais !...
De lâches aſſaſſins ne ſont plus mes ſujets.

MENZIKOFF.

Puniſſez-moi, frappez !

LE CZAR *à Menzikoff, en montrant Amilka.*

Quoi ! ſa farouche audace...

MENZIKOFF.

Mon crime eſt plus affreux ; rien pour moi ne l'efface,
Rien ne l'a réparé.... Prenez, prenez, hélas !
Ce fer .... ce même fer dont il arma mon bras ....

AMILKA *s'élançant, & arrachant le poignard* * *des mains de Menzikoff.*

Qu'il arme donc le mien.

MENZIKOFF.

O comble de la rage !

LE CZAR *à ſes Gardes, qui font un mouvement pour fondre ſur Amilka.*

(*à Amilka.*)

Arrêtez !... Viens, approche, exerce ton courage,
Et du trône & du jour enfin délivre-moi ;
(*Ecartant avec violence Holſtein & Menzikoff.*)
Oſe te ſatisfaire, & maſſacrer ton Roi !

AMILKA

(*ſe frappant.*) (*Au Czar.*)

Tu dictes mon arrêt. Quand tu m'offres ta vie,
J'aurois trop à rougir de te l'avoir ravie.

MENZIKOFF.

Amétis !...

AMÉTIS *ſoutenant ſon pere qui ſe traîne vers la couliſſe.*

Laiſſe-moi !...

(*Embraſſant ſon pere.*)

Que votre fille, hélas !
N'ayant pu vous ſauver, meure au moins dans vos bras !

* A la repréſentation, c'étoit le Czar qui prenoit le poignard des mains de Menzikoff, & qui le remettoit à Amilka ; je crois que ce changement répond à toutes les critiques.

LE CZAR, *en regardant Menzikoff absorbé dans sa douleur.*

Seul, en proie aux chagrins qui m'accablent sans cesse,
Malheureux ! où trouver un ami sans foiblesse ?

(*Après un long silence.*)

Ah ! leve enfin vers moi ce regard abattu ;
Ton héroïque aveu te rend à ta vertu.

(*Montrant Amétis.*)

Appaise les regrets où son cœur s'abandonne,
Et ne vois plus en moi que l'ami qui pardonne.

MENZIKOFF, *se précipitant à ses pieds.*

Ah ! puisse tout mon sang ! . . .

LE CZAR, *le relevant.*

Viens . . . Je veux désormais
Dompter ce peuple encore, à force de bienfaits.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, *Pierre le Grand*, *Tragédie en cinq actes ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris le 24 Novembre 1779. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, le 25 Novembre 1779. LE NOIR.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR. 1779.

RÉPONSE A M.***

Je vous remercie, Monsieur, de votre franchise, & je vais répondre à vos critiques. La premiere tombe sur la prétendue imprudence du Czar, qui, se voyant maître de son ennemi, le laisse échapper, & ordonne qu'on lui ouvre les portes du Palais. Le Czar, dites-vous, par cette conduite hasarde le sang de ses sujets, & s'expose à perdre en un instant le fruit de ses travaux. Je pourrois vous alléguer, en justification, qu'il est des momens (ils ont même été fréquens dans la vie de mon héros,) où les grandes ames ne calculent rien, où, malgré elles, emportées par un élan d'héroïsme, & peut-être intérieurement rassurées par la conscience de leur supériorité, elles s'abandonnent aux mouvemens involontaires qui les distinguent des autres hommes, & à ces hardiesses heureuses qui ont été souvent le gage même de leurs succès. Mais l'action du Czar n'est pas même imprudente; elle n'est que courageuse. Il soupçonne qu'Amilka

Universitas
BIBLIOTHECA

a des deſſeins contre lui, & il les mépriſe trop pour avoir l'air de les craindre. N'étant point encore inſtruit de l'étendue du complot, on ne doit pas le rendre reſponſable des ſuites qu'il peut avoir. Il n'a pu vaincre Amilka par la force des raiſons, il le tue par le dédain :

Dis à tes conjurés ce que tu viens d'entendre ;
Vas les encourager ; moi, je vais les attendre.

Ces deux vers expriment ſeulement le calme de ſon ame, & non l'envie d'aller en champ clos diſputer ſon Empire au rebelle Amilka. Il ne riſque rien que ſes jours, & je ne vois pas où l'on a voulu voir tout un peuple égorgé dans la confiance ſublime d'un grand homme qui brave des conjurés. Je m'applaudirai toujours d'avoir inventé cette ſituation ; & ma raiſon s'efforceroit en vain de corriger ce que mon cœur approuve. Le coup de théâtre du cinquieme Acte, quoiqu'il ait pu paroître extraordinaire, n'en eſt pas moins vraiſemblable dans la ſituation du Czar. Il vient de triompher du plus cruel de ſes ennemis, il ouvre ſon ame à la joie ; il compte ſur un Ami, il ſe jette dans ſes bras, & il y trouve

un coupable ! A la place du Czar, quelle ame forte, impétueuse & sensible, n'éprouveroit pas la même horreur, le même dégoût de la vie, du trône, des chagrins affreux qui y sont attachés ? Quel monarque, en ce moment terrible, n'offriroit pas lui-même ses jours à son meurtrier ? Mais il est des hommes & des actions qui sont hors de la portée de certains spectateurs. Que pourroit-on attendre de ces jolis bouffons des foyers, qui jugent les vertus d'après leurs vices, & les talens avec des calembours ? Ces Messieurs-là ne se connoissent pas trop en héros. Ils placent au rang des fables tout ce qui n'est pas petit comme eux ; & il n'y a gueres que leur personne qu'on puisse mettre au-dessous de leurs bons-mots. Quoi qu'il en soit, dans un siecle où des raisonneurs de cette force-là ont leur franc-parler, & influent quelquefois sur l'opinion générale, on peut croire que l'art du théâtre ne doit plus faire de grands progrès. Ce sont les bons juges qui font les bons écrivains.

Qu'on jette un moment les yeux sur notre société, ou froide & dédaigneuse, ou bien vouée

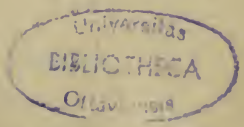
aux quolibets, folle de parades, retournant aux tréteaux antiques, & environnant en foule le tombereau de Thespis, on y trouvera le secret de cette décadence de tous les arts, qui avoient autrefois l'enthousiasme pour mobile, l'estime pour aiguillon, & la gloire pour récompense.

Je suis très-parfaitement,

MONSIEUR, &c.

B66. 143

FIN.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

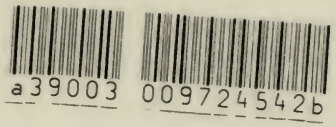
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.


a39003 009724542b